

Du Pays Sézannais

n°8. juin 2007



édito

Entropie ?

L'entropie est une des lois de la thermodynamique. Elle enseigne que tout est sujet à détérioration. Le monde, la nature, la société, nos idées, et nous-mêmes. Que peut-il rester dans cette marche à l'anéantissement ? Sans doute l'espoir que les hommes travaillent néanmoins (ou enfin) à limiter les agressions sur un environnement qui nous donne la vie et la permet. Des espèces disparaissent. Les forêts (dont la Traconne) représentent à cet égard des critères de mesure de l'insouciance humaine. Les deux articles de Monique Béguin et Bernard Steulet nous mettent en garde implicitement sur la fragilité des équilibres. Sommes nous innocents du dérèglement climatique qui a détruit tant d'arbres en décembre 1999 ; qui donne des températures estivales en avril 2007 ? L'envie de détruire va aussi à l'encontre de l'autre... des fruits de son travail, de ses biens, de ses moyens de produire... de son existence même. Châtillon-sur-Morin à feu et à sang. Témoignage du récit et de l'image que nous apporte Jean François Mailliet et les contemporains qu'il laisse s'exprimer. Souvenir du même ordre dont nous font bénéficier Albert Mathieu et les acteurs involontaires du drame de 1957 à Sézanne. En allait-il différemment en Amérique, en 1781, en guerre aussi, avec le soldat Lapon ? Les politiciens sont-ils en

mesure de nous protéger des folies des hommes ? S'en inquiètent-ils ? À quoi s'intéressent-ils ? Alexandre Niess nous apprend que l'angluriot Pierre Forgeot, député, ministre, a écrit une thèse sur « les lapins de garenne devant la loi et la jurisprudence ». Déchéance des modèles et des postures. Les musiques d'hier deviennent rapidement des objets ethnologiques comme tout ce qui tient aux éléments des cultures rurales. Au musée des arts populaires et des traditions locales. Avec des portes fermement verrouillées à la sortie. Jean Marc Mouchy aurait pu nous entretenir dès cette année (NB : en raison de la taille du présent numéro, l'article de J. M. Mouchy paraîtra dans la prochaine livraison, juin 2008) des défunts XXX, poussés par les Sweeters et groupes similaires de l'après-guerre. Et ensuite ? Ce qui est nouveau, c'est Kenavo nous dit Jean François Mailliet. Il ne semble pas y avoir de place pour deux styles pour une génération bien définie. La fuite des sensibilités se remarque également dans les arts plastiques. On ne comparera pas les œuvres d'un William Noblet (interrogé par Anaël Topenot) avec celles des sculpteurs des périodes antérieures. Dégradation infaillible et mort inéluctable. Les « Enclos des Rêves » se seraient-ils fermés comme le croit Georges Valiadis ? ... Le poète est tenté par l'« Apologie du Vide ». Terrifiant.

À moins que les enclos soient les citadelles des rêves, pour mieux les protéger. Car tout se passe comme si tout était soumis à détérioration sous le signe de l'extériorité, et comme si tout était stable sous le signe de l'intériorité. Semblablement au message génétique transmis sans faille (sous le signe de l'intériorité), et aux morphologies mentales évolutives (sous le signe de l'extériorité).

L'altérité renverrait dès lors, en permanence, à son contraire, dialectique du blanc et du noir, du positif et du négatif, moteur du changement et de l'évolution.

Au milieu des agressions et des retours en arrière, la vie veut résister et vaincre. La nature se transforme, l'esprit des hommes n'oublie pas.

En 2057 nous nous rendrons avec émotion à la commémoration du drame de 2007... à l'issue de la conférence, nous goûterons l'effervescent Mosellan, nouveau roi des vins, qui aura été préféré au muscat de Champagne.

René Guyot

sommaire

PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

La bataille de la Marne dans le canton d'Esternay. Châtillon-sur-Morin.

introduction de Jean-François MAILLET,

récit de M. Stanislas FOLLIET



page 6

ENVIRONNEMENT

La forêt domaniale de la Traconne

par Bernard STEULET



page 16

BOTANIQUE

Connaissance des arbres de la Traconne

par Monique BÉGUIN



page 22

BIOGRAPHIE

Un angluriot au Palais Bourbon : Pierre Eugène Gustave Forgeot (1888-1956)

par Alexandre NIESS



page 25

MUSIQUE

La musique en pays sézannais (2) : Breizi Rock Ar Pleurs (rock breton à Pleurs) *par*

Gurvan LLYWELLHYNE

aidé de Jean-François MAILLET



page 29

ARTS PLASTIQUES

D'un artiste à l'autre... William Noblet sculpteur-plasticien

par Anaël TOPENOT



page 35

BIOGRAPHIE

Un champenois à la bataille de Yorktown : le général Pierre Laprun
par Charles-Maurice LAPRUN



page 42

ÉVÉNEMENT

L'explosion de 1957 en gare de Sézanne (cinquantième anniversaire)
par Albert MATHIEU

introduction *de René GUYOT*
 suivi d'un écrit et de propos recueillis
par Jacqueline TOUCHAIS-YANCA



page 47

POÉSIE

L'apogée du vide
 Dès potron-minet
par Georges VALIADIS



page 60

NOTES DE LECTURE

Parfums péninsulaires... *par Danièle CERCELLIER*

Votre emploi est menacé... *par René GUYOT*

Toujours un rêve d'avance. *par Margaux CHARLEUX*

La note noire. *par Margaux CHARLEUX*

La Marne dessinée *par Jacqueline TOUCHAIS-YANCA*

Marie Gasterbois
Délinquante lithographe page 62

Du Pays Sézannais – n°8 – juin 2007

Publication du Centre d'Étude du Pays Sézannais

Directeur de la publication et rédacteur en chef : René Guyot

Ont collaboré à ce numéro : Viviane Arnoux, Monique Béguin, Françoise Bellanger, René Bourgoin, Florent Brisson, Sébastien Carré, Danièle Cercellier, Margaux Charleux, René Collet, Lionel Denhez, Michel Duluc, Serge Finck, François Gaspar, Agnès Guesnon, René Guyot, Charles Maurice Laprun, Daniel Laprun, Gérard Leblanc, Claudie Lepont, Jacky Locufier, Jean Maclin, Jean-François Maillet, Simon Makolondra, Monique Marquet, Albert Mathieu, Serge Mauvais, Alexandre Niess, William Noblet, Annette Prévost, Bernard Steulet, Anaël Topenot, Jacqueline Touchais-Yanca, Georges Valiadis.

Direction artistique, maquette et mise en page : Marie Gorlicki  www.la-boulangerie.net / marie@la-boulangerie.net

Contacts (courrier des lecteurs, publicité, rédaction) :

CENTRE D'ÉTUDE DU PAYS SÉZANNAIS,

11, place de la mairie, 51120 PÉAS.

Tél. : 03 26 81 41 58

n° ISSN : 1298-0706

Imprimé par : Imprimerie Lemaire

La bataille de la Marne dans le canton d'Esternay. Châtillon-sur-Morin.

introduction de Jean-François MAILLET

récit de M. Stanislas FOLLIET

Préambule

Pour cet article qui raconte les combats survenus à Châtillon-sur-Morin le 6 septembre 1914 pendant la bataille de la Marne, je laisserai la parole à Monsieur Stanislas FOLLIET, qui était instituteur dans ce village en septembre 1914. En novembre 1914, il a rédigé ce qu'il a vu, et ce que lui ont raconté les habitants de Châtillon qui sont restés au village pendant les combats (lui est parti en exode). Ces écrits ont été donnés par le petit-fils de monsieur FOLLIET au musée de Mondement, qui l'a gracieusement transmis au Centre d'Étude du Pays Sézannais.

Présentation du village

Châtillon-sur-Morin est un charmant petit village construit au bord de la vallée du Grand-Morin, sur sa rive gauche. En face, de l'autre côté du Grand-Morin, on trouve le château d'Esternay, et le village un peu plus vers l'Ouest.

Au Sud, à un kilomètre, on trouve le hameau de Seu et, encore plus au Sud, le hameau de la Paimbaudière.

Le terrain sur lequel est bâtie la localité est inégal, enfoncé et rocailleux.

On commence à parler de Châtillon en 1196. La commune possédait un château-fort, deux fiefs et une seigneurie. Le château formait un carré parfait et dominait la vallée du Grand-Morin. À la fin du XIX^e siècle il n'en restait presque plus rien.

L'église est remarquable par la régularité de son plan, la beauté de ses voûtes en pierre et ses trois nefs.

Au XIX^e siècle existait une tuilerie avec un four à chaux. Elle était renommée pour la qualité de ses produits.

En 1914, avant les événements dont nous allons maintenant parler, la commune comptait environ 400 habitants.

Avant la bataille

Depuis le 22 août 1914 et la bataille de Charleroi en Belgique, les armées françaises sont en retraite. Le gros des troupes arrive dans la région d'Esternay le 5 septembre 1914, dont les



*L'invasion des Barbares en 1914
CHATILLON-sur-MORIN (Marne) - 3km d'Esternay -
Maisons brûlées par les Allemands le 7 Septembre 1914
(21 maisons brûlées sur les 33 du pays)*

84^e, 73^e et 43^e régiments d'infanterie qui combattront à Châtillon-sur-Morin.

Le 84^e régiment d'infanterie arrive aux Essarts-le-Vicomte le 5 septembre à 17 heures et il y cantonnera pour la nuit.

À quatre heures du matin, le 6 septembre, le régiment est rassemblé à l'Est de la Paimbaudière. Il a pour mission de marcher sur Esternay, puis Champguyon et Montmirail.

À huit heures il reçoit son ordre d'attaque. Le deuxième bataillon

doit aller sur Châtillon par Seu, puis gagner le château d'Esternay. Le premier bataillon couvre le flanc gauche du deuxième, et le troisième est en réserve 500 mètres en arrière.

Les troupes se mettent en marche...

Le 34^e régiment d'infanterie cantonne, dans la nuit du 5 au 6 septembre, à Seu, Bricot-la-Ville et le Haut-d'Escardes.

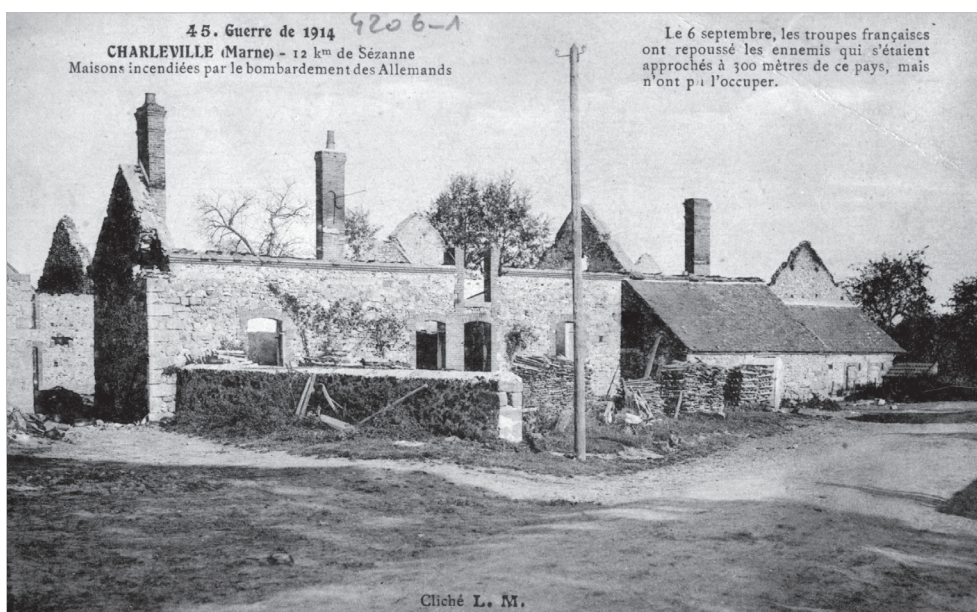
À 7 heures 15 l'ordre d'attaque est donné. Les 1^{ers} et 2^e bataillons

restent à Seu en réserve. Ils interviendront en renfort en milieu de journée.

Les Allemands, eux, talonnent les troupes françaises et occupent Châtillon-sur-Morin depuis 8 heures du matin.

Les bombardements commencent...

Je laisse maintenant la place aux écrits de Monsieur FOLLÏET.



*Guerre de 1914 CHARLEVILLE (Marne) - 12km de Sézanne
Maisons incendiées par le bombardement des Allemands
Le 6 septembre, les troupes françaises ont repoussé les ennemis qui s'étaient approchés à 300 mètres de ce pays, mais n'ont pu l'occuper.*

**Châtillon-sur-Morin,
récits des combats
de septembre 1914**

*Par M. Stanislas FOLLIET,
instituteur du village.*

1°) Avant le combat.

Le 4 septembre 1914, à six heures du soir, les troupes françaises, en retraite depuis la bataille des Ardennes, arrivent à l'entrée Nord du pays, venant d'Esternay ; elles campent dans une prairie, sur le bord du Grand Morin, à proximité du passage à niveau, lieu-dit le Pont-neuf.

À la nuit tombante, quelques soldats traversent la ligne des sentinelles et montent au village pour remplir leurs bidons. On les entoure, on les presse de questions : ils racontent qu'ils combattent toujours et souvent avec avantage mais qu'on leur donne régulièrement l'ordre de se retirer à un

moment donné, quelle que soit leur position, bonne ou mauvaise. Ils savent néanmoins que la retraite est nécessaire, qu'elle est admirablement conduite, que nos pertes sont faibles et que notre armée doit bientôt, par une attaque vigoureuse, reprendre sa marche en avant. À des émigrants qui traversent le village dans la direction du Sud, ils crient : « N'allez pas trop loin, nous ne reculons plus, on va reprendre l'offensive ». Tous donc la deviennent très proche et attendent avec confiance le moment choisi par le Généralissime pour lancer l'ordre de refouler l'ennemi. Un tirailleur sénégalais, arrivé au village l'un des premiers et très entouré, trace sur la poussière de la route, avec la pointe de son pied, un cercle sur le pourtour duquel il indique en suivant la courbe l'emplacement de nos troupes : « France là ! France là ! » tout autour ; puis montrant au centre la place de l'ennemi : « Allemagne là ! Mouri ! » Il veut nous faire comprendre que l'armée allemande est cernée et que sa perte n'est plus qu'une question d'heures. Ce fait prouve suffisamment que malgré leur retraite nos troupes ne se sont pas un seul instant départies de leur confiance du

début. Malgré tout l'inquiétude est grande au village, on signale que des Uhlans ont été vus dans la forêt du Gault et qu'une patrouille de 23 d'entre eux, faite prisonnière dans les environs, se trouve en gare d'Esternay pour y être embarquée à destination du Centre. De longs convois d'autobus de ravitaillement et de voitures ambulancières filent à toute allure sur la grande route. Des troupes à pied et à cheval, des voitures d'émigrants passent sans interruption. « Les Prussiens sont derrière nous » disent-ils. Alors l'anxiété devient très vive et on ne se couche guère cette nuit-là. Des groupes inquiets se forment sur le pas des portes ; on raconte des histoires terrifiantes, malheureusement vraies : les ennemis ne respectent ni les propriétés, ni les habitants ; ils incendient les villages et font des prisonniers parmi la population civile. Toutes ces affirmations ne sont pas faites pour remonter le moral des habitants d'autant plus que les Bulletins Officiels ne sont plus affichés, les services postaux venant d'être évacués. Bientôt une véritable panique s'empare de la population. Le lendemain, samedi 5 septembre, c'est l'exode.



*L'invasion des Barbares en 1914
CHATILLON-sur-MORIN (Marne) - 3 km d'Esternay -
Aspect de Maisons brûlées par les Allemands (7 Septembre 1914)
(21 maisons brûlées sur les 33 du pays)*

2°) L'exode des habitants.

Ce n'est qu'après bien des hésitations, bien des questions qu'on se décide à quitter son foyer. Dans l'affolement général, on emporte ce qu'on trouve sous la main, principalement des vivres et des lits ; on charge les voitures, on emmène les chevaux, on lâche les vaches dans les champs, tout cela au milieu des troupes françaises qui passent à flots dans les rues ; puis on tire simplement la porte et on s'éloigne dans la direction du Sud, vers la Seine, après avoir jeté, sur un logis que beaucoup retrouveront incendié ou détruit, un dernier regard voilé de larmes. Ah ! Cette minute il faut l'avoir vécue pour en sentir toute l'amertume !

Pour quelques-uns des émigrants le sort fut plus dur ; plus de toit et souvent pas de pain car les boulangeries sont réquisitionnées pour les besoins de l'armée ; heureusement la température est clémente pour ceux qui, ne trouvant point d'abri, sont obligés de passer les nuits à la belle étoile.

Le samedi 5 septembre au soir, le pays est presque désert, il reste tout au plus une quinzaine de personnes âgées qui n'ont pu se résoudre à abandonner leurs demeures ; elles sont décidées à se réfugier dans leurs caves pour se soustraire aux dangers d'une attaque qui s'annonce de plus en plus probable.

Les troupes françaises se repliant dans la direction Nord-Sud ne cessent de traverser la région durant le jour et de nombreux avions, amis ou ennemis, sont vus ou entendus survolant toute cette masse d'hommes afin de suivre ou d'épier leurs évolutions comme des rapaces cherchant leur proie.

Mais vers le soir le mouvement se ralentit puis cesse ; et la nuit qui succède est d'un calme qui contras-

te singulièrement avec l'agitation de la nuit précédente. Aucun bruit dans le village que les soldats ont quitté, aucun mouvement dans la plaine environnante. Ce silence de mort va être le prélude d'une journée à jamais mémorable.

3°) Le combat de CHATILLON.

Voici maintenant le récit du combat tracé par un habitant, Monsieur PASSEMART, resté au village jusqu'au moment où il dut le quitter sur l'avis des officiers français :

« Le samedi soir, 5 septembre, vers neuf heures dans le pays vide, des pas de chevaux sont entendus dans la rue ; on reconnaît les Uhlans ; ils se dirigent vers l'Est dans la direction de l'ancienne tuilerie, ce fut le seul bruit entendu cette nuit-là. »

- Autres témoignages :

M. CADET Alexandre fils, débiteur, s'est caché derrière la margelle de son puits où il tirait de l'eau à la vue de la patrouille allemande entrant au village à deux pas de lui par la route d'Esternay.

M. PROVENCE Désiré et Mme COLLARD Hélie ont entendu des pas de chevaux et aperçu des silhouettes des fenêtres de leurs habitations.

Les Uhlans n'ont adressé la parole à personne dans le village qu'ils ont traversé sans s'y arrêter. Pourtant ils ont suivi un itinéraire et des sentiers sous bois qui paraissent révéler une connaissance parfaite des endroits qu'ils avaient pour mission d'éclairer.

Sentant bien qu'il me sera impossible de dormir, je quitte ma maison et je me promène autour du village sans pourtant trop m'éloigner. la nuit est calme, je n'aper-

çois aucune lumière, je n'entends aucun bruit et pourtant je sais que de nombreuses troupes doivent bivouaquer dans les environs. Le lendemain matin, avant le jour, je prends le chemin du Bricot espérant rejoindre ma famille que j'ai conduite la veille dans la forêt de la Traconne où je la crois en sûreté. À 1500 mètres environ du village, je me trouve en présence de deux Uhlans qui m'arrêtent et me disent en bon français :

- « Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? Quelle heure est-il ? »

Mais ils ne comprennent sans doute pas absolument mes réponses et s'assurent eux-mêmes de l'heure en regardant ma montre à la clarté de la lune qui brille encore au-dessus des grands arbres. Puis ils me défendent d'aller plus loin et m'obligent à rebrousser chemin ; les Uhlans remontent ensuite à cheval ; quelques autres cachés sous bois les rejoignent et je vois la patrouille ennemie continuer son chemin vers le Bricot. Quant à moi je reviens sur mes pas et je rentre au village toujours vide.

À ce moment le jour commence à poindre, je vogue à mes occupations mais voilà que j'entends à nouveau un pas de chevaux : ce sont encore les Uhlans ; ils mettent pied à terre en face ma cour et abreuvant leurs chevaux au puits communal. L'un d'eux entre dans ma maison, je reconnais celui qui m'a arrêté ce matin, il a dû lui aussi revenir en arrière avec ses hommes sans atteindre le Bricot où sont massées des troupes françaises. Il m'interroge à nouveau :

- « Avez-vous des soldats ici ? »

Ma réponse est négative mais il tient à s'assurer par lui-même qu'elle est sincère et visite les différentes places de mon habitation, revolver au poing. Les recherches

sont vaines, il revient à la maison, mord dans une pomme et rejoint le groupe dans la rue ; ils sont treize. Sur un ordre du chef, ils remontent à cheval et se dirigent dans la direction du sud, vers le hameau de Seu qu'ils ne doivent pas atteindre.

Un quart d'heure environ après j'entends en effet une vive fusillade et je vois les chevaux revenir à vive allure ; trois seulement sont montés, les cavaliers qui manquent ont été abattus par une patrouille française embusquée à la sortie du village avant d'avoir pu atteindre le hameau. (Cette patrouille était près de Mme MARTIN qui trayait les vaches appartenant à M. DISCONTIGNY. Apercevant les Uhlans les soldats tirèrent sur eux.)

À ce moment, des troupes d'infanterie allemande font irruption dans la commune, l'auberge CADET est pillée, le tabac et les cigares disparaissent en un clin d'œil, la cave est vidée totalement, les matières alimentaires soigneusement triées à l'épicerie sont chargées sur une voiture qui se dirige vers

Esternay. Pendant cette mise à sac le champagne coule à flots sur les tables. Cependant les Allemands arrivent de plus en plus nombreux et se répandent peu à peu dans le pays qui est bientôt occupé totalement par l'ennemi. Je suis dans la rue lorsque l'un d'eux qui tient à la main une motocyclette prise au café CADET veut m'obliger à la monter et m'indique la direction que je dois suivre, je lui fais comprendre que je ne sais pas conduire, alors je suis saisi et placé au pignon de ma grange sous la garde d'un soldat qui ne doit plus me quitter. Il est environ huit heures du matin.

À ce moment, nos troupes qui ont repris leur marche en avant, avancent dans la direction de Seu venant de la Forestière et des Essarts-le-Vicomte. Repérées à leur sortie des bois, elles sont inondées de projectiles par les pièces allemandes installées sur le plateau d'Esternay. Mais nos batteries prennent position à leur tour sur la lisière de la forêt de la Traconne face à l'ennemi et c'est le commencement d'un épouvantable duel d'artillerie qui va durer toute la journée. Les

obus se croisent au-dessus du village sans y causer toutefois de bien grands ravages.

Bientôt les troupes adverses d'infanterie se rapprochent sous le feu des canons, la fusillade éclate plus vive, les balles qui crépitent coupent des branches d'arbres ou s'aplatissent sur les murs autour de nous.

Les Allemands sont encore à ce moment maîtres du pays, cependant nos troupes s'avancent de plus en plus, mon gardien paraît inquiet, il interpelle les soldats allemands qui passent en courant dans la rue, à un certain moment je parviens à tromper sa vigilance et profitant d'un instant où il a le dos tourné, je m'élance à travers les jardins environnants, je franchis en courant sept clôtures de haies vives, je me rends chez M. PROVENCE et me blottis dans un coin de sa grange. De ma cachette, je surveille ce qui se passe dehors et j'en sors longtemps après vers une heure de l'après-midi trop content de voir enfin arriver au pays les premiers soldats français.



*Bataille de la Marne - Septembre 1914
CHATILLON-sur-MORIN (Marne) - 3km d'Esternay -
Ferme brûlée par les Allemands le 7 Septembre 1914
(21 maisons brûlées sur les 33 du pays)*

À partir de ce moment la lutte est terrible dans les maisons et dans les rues surtout dans la partie Est du village aux environs de l'école et de l'église et à l'Ouest du nouveau cimetière lieu-dit les Closeaux. C'est, autour des maisons qui commencent à flamber, un véritable corps à corps, une lutte furieuse de maison en maison, les combattants se fusillent presque à bout portant, dans une véritable tourmente de fer et de feu. De la maison Provence, deux Allemands sont abattus à 50 mètres au pignon nord de l'école près des cabinets ; quatre autres dans l'ancien cimetière tombent sous les balles d'un fantassin qui tire par dessus le mur monté sur une petite échelle ; une mitrailleuse exerce ses ravages dans l'enclos de M. HEBERT où les corps de treize ennemis sont étendus face à terre ; trois autres trouvent la mort dans la rue près de l'auberge CADET. Chez M. LAURENCEAU gisent côte à côte, sur le seuil de la porte un Allemand et deux Français. Dans la maison d'école, nos soldats s'enferment dans le grenier et de là sèment la mort dans les environs par des créneaux pratiqués tout autour de la couverture. La riposte est vive du côté adverse ainsi qu'en témoignent les nombreuses traces de balles relevées sur les murs, sur la toiture et sur le clocheton dont la tôle est percée en onze endroits par les projectiles, sur une surface d'un demi mètre carré environ. Le lendemain on relève dans cette seule partie du village 37 corps de soldats tués, sur une étendue d'un hectare environ. Dans ce nombre figurent malheureusement quatre sergents, un caporal et neuf soldats français.

La lutte devient de plus en plus violente jusque vers trois heures de l'après-midi où un léger mouvement de recul semble avoir été constaté de notre côté. À ce moment un officier français qui

entre dans la maison craint pour notre sécurité personnelle.

- « Si les Prussiens venaient à entrer ici, dit-il, vos vies seraient en danger ; je crois qu'il serait prudent pour vous de quitter le pays. »

Alors nous partons sous la mitraille dans la direction des batteries françaises vers le Sud. Les balles sifflent à nos oreilles, les obus éclatent au-dessus de nos têtes ou creusent d'énormes trous autour de nous. C'est par miracle que nous avons échappé à la mort. Nous atteignons enfin les lignes françaises d'artillerie puis la forêt de la Traconne et enfin le petit village de La Forestière où je suis heureux de retrouver ma famille. »

Ici se termine le récit qui m'a été raconté par M. Passemart.

À ce moment de la journée le pays est à peu près vide de ses habitants : 12 personnes ne l'ont pas abandonné même au plus fort de l'action, ce sont : M. LAURENCEAU Père, M. HEBERT Alexandre, M. PRUDHOMME Charles, M. HONORE Léon, M. FANIELLE Auguste, la famille ROCHER (3 personnes prisonnières des Allemands jusqu'au 7 septembre à 6 heures du matin), Mme Vve CHAUMONT-HEBERT, Mme Vve GAY-VEROISE, Mme Vve THOMAS-RICARD et Mme Vve MARTIN-JARRY.

Mais voici la suite de l'action. Dans le village en flammes, l'offensive française progresse peu à peu, d'une maison à l'autre, sous un feu meurtrier tandis qu'à l'extrémité ouest du pays, dans la plaine, un combat d'infanterie avec charge à la baïonnette se déroule avec acharnement de part et d'autre ainsi qu'en témoignent les murs criblés de balles, les arbres hachés par la fusillade et aussi la lettre ci-dessous écrite le 11 octobre 1914

par M. DASSONVILLE, lieutenant au 84^e R.I., 10^e Compagnie où est retracée la mort héroïque de deux frères (un officier et un sous-officier du même régiment) :

- « Le 6 septembre, vers le soir, à 5 ou 6 heures, notre bataillon reçut l'ordre d'enlever à la baïonnette une position très forte occupée par les Allemands. Ceux-ci ont déménagé de cette position sans nous attendre mais en démasquant une deuxième ligne renforcée par des mitrailleuses. Nous nous sommes donc arrêtés sur la position conquise sans pouvoir avancer plus. Or, en arrivant sur le haut de cette position, le sous-lieutenant WITTRANT, à la tête de sa section a tourné la tête pour crier : « En avant ! » et exhorter ses hommes quand une balle vint l'atteindre sous le menton pour ressortir dans la région de la tempe le tuant net. À quelques pas de là, son frère Albert tombait frappé comme vous le savez... »

Mortellement atteint à la tête, ce dernier devait succomber quelques jours plus tard à l'hôpital d'Amboise où il avait été évacué. L'endroit où est tombé ce brave se trouve sous un des poiriers qui bordent à gauche le chemin dit « La rue Chevalière ». Près de lui se trouvaient à droite le lieutenant VUILLOT et à gauche le sergent DELCOMBE (12^e compagnie). Il fut immédiatement transporté dans une ferme avoisinante et dirigé aussitôt sur une ambulance dans la direction des Essarts-le-Vicomte.

Ont participé à cette charge, notamment, la 6^e Compagnie (capitaine DE TESTAT), la 10^e Compagnie (capitaine OLIVIER) et la 12^e Compagnie (capitaine CALOT), toutes du 84^e R.I.. Le capitaine CALOT, grièvement blessé à l'épaule, reçut les premiers soins à proximité dans la maison

BARBIAT où était installée l'ambulance.

D'autre part Mme MARTIN dont la maison est située à proximité du champ de bataille a passé cette mémorable journée blottie au fond d'un meuble. Une bombe a effondré la toiture, les balles ont brisé toutes les vitres et c'est par un pur hasard si elle n'a pas été atteinte elle-même. De sa retraite, elle a entendu le bruit de la fusillade, le crépitement des mitrailleuses et aussi par intervalles, le commandement bref de nos officiers ordonnant les charges ou les assauts à la baïonnette. Sortant de sa maison le soir, elle a dû pour gagner Seu, suivre la route parsemée de cadavres et de blessés dont les appels, les plaintes et les cris déchirants vibrent encore à ses oreilles. Sous un poirier bordant à droite la route de Châtillon à Seu, Mme MARTIN a vu sept soldats français pansant leurs blessures au milieu de nombreux cadavres étendus autour d'eux. Le lieutenant VUILLOT (84^e R.I.) s'est approché d'une meule de blé située lieu-dit les Closeaux au pied de laquelle se trouvaient cinq blessés allemands et un grand nombre

de tués. Un drap de lit blanc marqué d'une grande croix rouge teinte avec du sang était fixée par des baïonnettes sur cette meule qui fut incendiée le soir même par les Allemands après l'enlèvement probable de leurs blessés.

L'endroit où sont tombés tous ces braves se trouve situé entre cette route et le chemin rural dit la Rue Chevalière. Cette dernière ligne marque la limite extrême où les Prussiens se sont avancés sur notre territoire. Aujourd'hui des tombes jalonnent cette ligne et constituent de ce côté du village comme une ceinture sacrée autour de nos ruines. Toutes ces tombes sont surmontées de petites croix dont quelques-unes portent des noms ; d'autres n'ont que des initiales entaillées au couteau à même le bois ; les plus nombreuses enfin sont anonymes mais on sait cependant qu'elles contiennent les restes des fantassins appartenant pour la plupart aux 84^e, 73^e et 43^e régiments de ligne.

[...] Tout ce courage, toute cette vaillance, toutes ces vies sacrifiées nous valent pourtant la victoire.

Vers le soir, à la nuit tombante, les Allemands à bout de souffle renoncent à l'espoir de continuer plus loin leur marche en avant ; ils se replient précipitamment poursuivis par les nôtres qui restent enfin maîtres du village après plusieurs attaques héroïquement soutenues. Nos soldats couchent sur leurs positions. [...]

Ce brillant fait d'armes glorifie à jamais les troupes qui l'ont accompli et le petit village qui en a été le témoin, Châtillon-sur-Morin, n'est-il pas en effet le premier endroit qui ait vu, dès le 6 septembre, et après douze heures seulement d'une lutte violente le commencement pour l'adversaire d'une retraite qui ne devait être générale que le 9 septembre suivant, c'est à dire trois jours après.

Mais les Barbares ont voulu, avant de partir, laisser trace de leur passage. Derrière eux, l'incendie allumé la veille achève de détruire le village. 21 maisons sont complètement brûlées sur les 36 que compte l'agglomération principale ; celles qui restent ont leurs toitures effondrées, leurs vitres bri-



La Guerre 1914-1915. — CHÂTILLON-sur-MORIN (Marne). Après le bombardement.

Visa 3 Paris

J. Courcier, 8, rue Simon-le-Franc, Paris.

La Guerre 1914-1915
CHÂTILLON-sur-MORIN (Marne). Après le bombardement.

sées, leurs murs criblés de balles. Toutes ont été pillées et saccagées de fond en comble.

Pourquoi cet acte de barbarie ? On ne le saura probablement jamais. Pourtant on n'a pas tiré sur leurs troupes, on ne s'est livré sur elles à aucun acte de représailles, on a satisfait à leurs demandes dans la mesure du possible. Rien donc ne peut excuser leur crime exécuté sans doute dans la rage de leur première grande défaite par vengeance basse envers des gens désarmés et des maisons vides. Chercheront-ils à s'en excuser un jour et à rejeter la cause de l'incendie sur les effets du bombardement ? Mais alors l'enquête officielle aura produit ses témoignages :

- Sortant de sa maison en flammes pour gagner la forêt, M. CADET Alexandre père a vu deux Allemands penchés sur le corps d'un soldat français tombé dans sa cour. L'un tenait à la main une torche allumée.

- M. MASSON, cultivateur au Gault-la-Forêt, et deux de ses domestiques réfugiés dans une ferme

exploitée par Mme MARICOT ont vu les Allemands mettre le feu sous un hangar et dans la maison même d'où ils furent chassés brutalement.

- Le feu flambait déjà dans la cour de M. ROCHER et un foyer d'incendie était préparé dans la maison d'habitation. Sur l'intervention du curé du Gault non seulement ce foyer ne fut pas allumé mais le feu qui brûlait dans la cour fut éteint par les Allemands eux-mêmes.

- Chez M. HEBERT, maréchal, le lit seul fut consumé, le propriétaire ayant réussi à éteindre l'incendie au moment où il menaçait de s'étendre. Le mercredi suivant, 9 septembre, les gendarmes retrouvaient sur les lieux, les débris d'une mèche imbibée de pétrole.

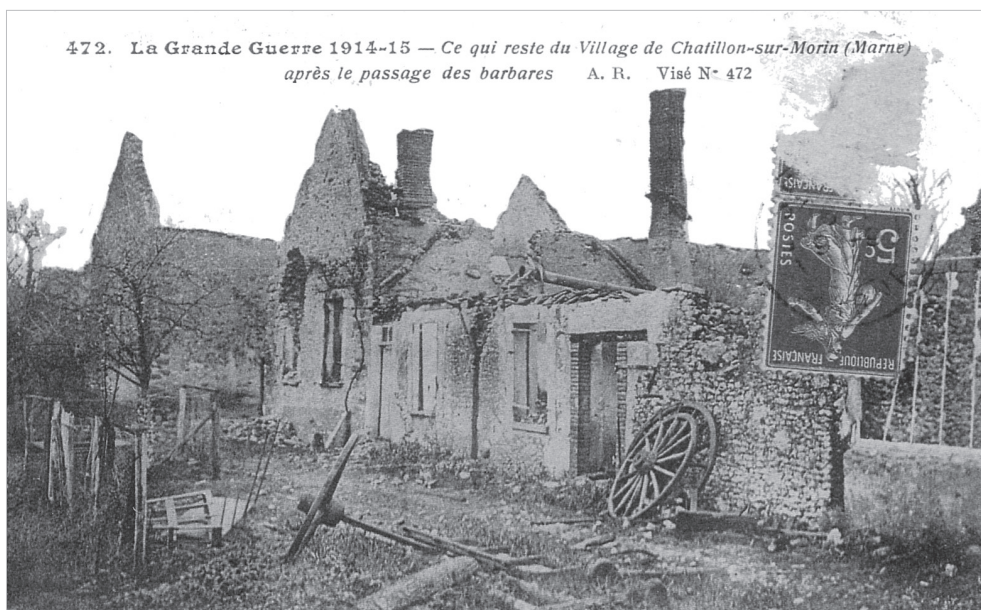
- Il n'est pas une seule maison sinistrée dont on ne retrouve sur le carrelage après avoir enlevé les décombres les restes carbonisés de la botte de paille ayant servi à allumer l'incendie.

Pour l'instant un fait matériel prouve suffisamment que l'in-

cendie a été allumé systématiquement : alors que dans les villages bombardés les maisons éboulées ne forment plus que des amas de ruines croulantes, ici les pignons sont restés debout et les cheminées se dressent encore toutes vers le ciel comme autant de bras levés pour attester que la destruction du pays par les flammes n'est pas l'œuvre des bombes.

M. le curé du Gault a reconnu au milieu d'un groupe de cadavres allemands tombés dans l'enclos de M. HEBERT, le corps du lieutenant qui a commandé l'incendie de Châtillon. Cet officier aurait donc trouvé la mort quelques temps seulement après avoir donné l'ordre de cet abominable crime et serait enterré avec quatre sous-officiers et quinze soldats dans l'enclos où son corps fut relevé.

Toutefois la population civile restée au village n'eut pas trop à souffrir de la sauvagerie allemande : aucune personne n'a été fusillée ou maltraitée durement ; aucun otage n'a été emmené. [...]



472. La Grande Guerre 1914-15 — Ce qui reste du Village de Châtillon-sur-Morin (Marne) après le passage des barbares A. R. Visé N° 472

*La Grande Guerre 1914-15
Ce qui reste du Village de Châtillon-sur-Morin (Marne) après le passage des barbares*

Les paroles insolentes [des Allemands] méritent aussi d'être rapportées car elles indiquent bien leur morgue hautaine et leur foi aveugle en un triomphe rapide et brutal. À tous ils annonçaient couramment qu'ils seraient à Paris dans quatre jours. Un officier allemand portant le brassard de la Croix-Rouge interpella M. PRIEUR Alexandre et lui frappant sur l'épaule lui dit : « Savez-vous mon brave que vous aurez un roi dans huit jours ? » Puis il ajouta devant l'étonnement affecté de la personne qu'il venait d'apostropher si brutalement : « Je crois même que ce sera un Bourbon ! » [...]

Pourtant la guerre a fait ici deux victimes bien innocentes. Le lendemain du combat on relevait dans la rue parmi les cadavres les corps de deux femmes infirmes et âgées : Mme Ernestine DEROISE Vve GAY, âgée de 78 ans et Mme Joséphine HEBERT Vve CHAUMONT âgée de 73 ans tuées par les projectiles. Il est à présumer que ces deux victimes n'ont pas été mises à mort intentionnellement, elles furent probablement atteintes par la mitraille au moment où chassées de leur maison par l'incendie menaçant elles gagnaient le rue pour essayer de s'enfuir.

Mais on ne peut penser sans frémir d'horreur au sort de deux malheureux fantassins dont on a retrouvé les restes carbonisés dans un hangar isolé près de la Tuilerie. On ose à peine supposer que nos soldats ont pu être surpris dans ce hangar et jetés dans les flammes par leurs ennemis impitoyables. Des témoins n'affirment-ils pas avoir vu et entendu le soir même du combat, vers 6 heures, une horde barbare et ivre pousser des cris féroces en gesticulant autour du brasier où achevaient de se consumer les restes de leurs malheureuses victimes. Ici encore l'enquête officielle

fera la lumière. Sur l'emplacement du hangar détruit, M. PONSEN, fermier à la Tuilerie, et les hommes affectés au service de garde des voies de communication ont retrouvé les débris de deux fusils, des boutons de tunique et dans les environs deux plaques d'identité aux noms de DARAGON Auguste classe 1913 recrutement de Cherbourg et de DESERME Louis classe 1909 recrutement d'Avesnes matricule 1940 pouvant avoir appartenus aux soldats brûlés à cet endroit.

Au cours du combat et de l'incendie du 6 septembre, 4 vaches ont été tuées par les obus. 34 vaches et 11 chevaux qui n'avaient pas pu être emmenés ont été carbonisés. Les chevaux appartenaient à des émigrés qui s'étaient arrêtés au village au cours de leur fuite devant l'invasion.

D'après les déclarations estimatives faites des dommages par les sinistrés eux-mêmes, le total des pertes supportées par les habitants (incendie et pillage) s'élève à 422 777, 24 F. dont 200 000 F. environ pour les immeubles incendiés.

4°) Les suites du combat.

Après la bataille, il restait dans les environs une douzaine de fantassins allemands qui allaient et venaient dans les bois de la Traconne et du Bricot s'approchant le soir des habitations, entrant même dans les maisons où les occupants, le plus souvent des femmes restées seules, leur donnaient le pain et les autres aliments qu'ils réclamaient, les armes à la main.

Quinze jours plus tard, le 24 septembre, une battue organisée par un détachement du 140^e R.I. et la gendarmerie d'Esternay amena la capture de quatre d'entre eux surpris dans les bois de Châtillon au

lieu-dit « Le Pont Sainte-Marie » auprès d'une maisonnette de chasse appartenant à M. GARNIER. Ce fut un soupir de soulagement lorsqu'on les vit passer dans le village sous bonne escorte. Leur attitude hautaine et arrogante, l'air de défi de l'un d'eux qui regardait en ricanant nos ruines fumantes, frappa vivement l'esprit de la population qui s'attendait à leur trouver un air plus contrit. Les autres disparurent et à partir de ce jour on ne vit plus dans la région aucun Allemand.

Leurs traces seules subsistent. Là où tout était paix laborieuse et travail fécond, on ne voit plus que désolation et ruines. Des pans de muraille noircis par les flammes bordent l'unique rue du village. Les toitures effondrées forment de grands amas de décombres où se mêlent dans un fouillis inextricable des débris calcinés de toutes sortes ; dans les cours intérieures, des fers tordus, des bois noircis gisent épars au milieu des objets les plus divers ; c'est tout ce qui reste des voitures et du matériel agricole.

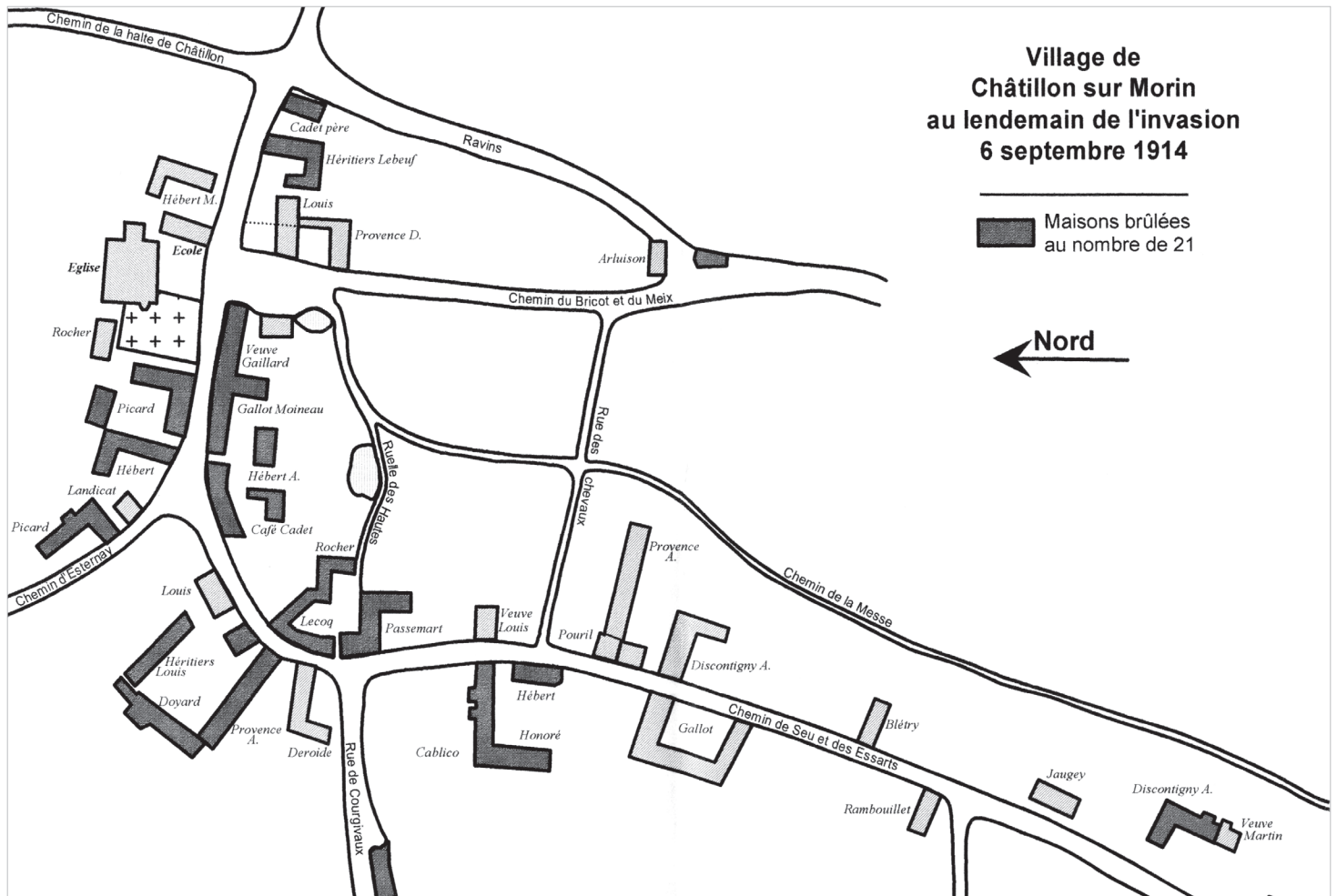
La vue de ces ruines lamentables serre le cœur et inspire aux habitants un sentiment de répulsion et de dégoût envers les hordes barbares qui les ont amoncelées sans excuse ; mais aucune pensée de découragement ou de défaillance ne germe en leur cœur. Tous ici nous avons foi en la victoire finale et nous attendons avec confiance l'heure de la réparation. La France ne peut ni ne doit périr et elle ne périra pas ! Vive la France ! »

Conclusion

Voici le récit à chaud des combats qui ont eu lieu à Châtillon-sur-Morin le 6 septembre 1914.

Une fois chassés de Châtillon, les Allemands se replieront dans les bois au Nord et à l'Est de Châtillon, et au Château d'Esterney. Les troupes françaises qui les ont chassés de Châtillon les poursuivront et aideront à la libération d'Esterney.

Mais je m'arrête là, vu que ce qui s'est déroulé à Esterney et dans ses hameaux alentours sera l'objet de mon prochain article...



La Forêt domaniale de la Traconne

par Bernard STEULET

Historique et étymologie

De tout temps, cette forêt a été considérée comme la frontière naturelle entre la Champagne et la Brie.

L'appellation actuelle date du XIV^e siècle ; le mot « Traconne » se trouve pour la première fois dans le cartulaire de Nesle-la-Reposte (1340). Il vient sans nul doute du mot « trac » d'origine incertaine. Quelques uns le rapprochent du néerlandais « treck », action de tirer. Le verbe traquer était en usage au XV^e siècle et fut admis par l'Académie Française en 1762. Traquer c'est fouiller un bois pour en faire sortir le gibier. Par extension, c'est poursuivre le gibier qui est dans un bois en

faisant autour de lui un cercle que l'on ressert toujours davantage.

La Traconne et donc bien dénommée, c'est la forêt où l'on traque, la forêt où l'on chasse.

Au moyen-âge, au moment où la foi était en plein épanouissement, trois établissements religieux prirent naissance aux limites de ce massif : l'abbaye du Bricot-en-Brie, l'abbaye de Nesle-la-Reposte, le prieuré de Celle-sous-Chantemerle, tous trois disparus.

Avec les châtelainies de Sézanne et de Chantemerle, la Traconne ne se trouva réunie à la couronne qu'en 1498, à l'avènement de Louis XII. En 1594, Henri IV de passage à Sézanne, y chassa et visita l'abbaye du Bricot.

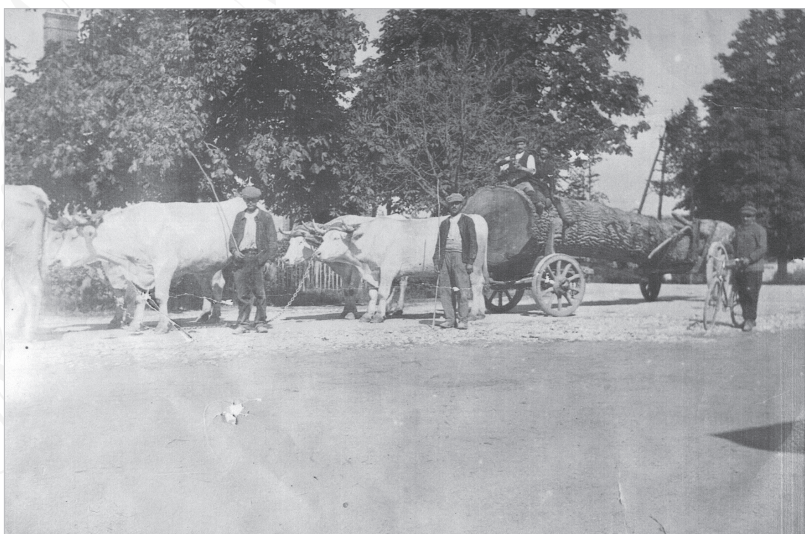
En 1632, lorsque la ville de Sézanne fut détruite par un si violent incendie que 1250 maisons furent anéanties, les habitants sollicitèrent l'aide du roi. 30 arpents de bois donnés aux sézannais permirent la reconstruction de la cité.

L'année suivante en 1633, ce sont 4 arpents qui contribuèrent à l'édification de l'église du couvent de Notre Dame des Bois, transféré du Bricot à Sézanne.

En 1724, pour faciliter l'exploitation forestière et surtout la vidange des coupes, le gouvernement ordonna l'ouverture des routes actuelles.

En 1726 le carrefour de l'Étoile fut achevé.

Venus de toutes les provinces et surtout de la Thiérache, des charretiers arrivèrent très nombreux en Traconne. (doc. 1)



doc. 1 Une grume de chêne en partance pour la gare d'Esternay, photo prise au château de Touraine, près du Meix-Saint-Époing ; on aperçoit à droite l'un d'eux, Joseph Guyard, venu du Morvan, qui avait acheté une ferme de 22 hectares à Sézanne en 1924, toujours exploitée par la famille.

Une certaine quantité de bois était réservée à l'approvisionnement de Paris. Le transport se faisait par corvées requises dans les villages avoisinants. En 1783, 4000 cordes de bois étaient à livrer au port de Marcilly, mais les habitants des localités requises s'y refusèrent pour la plupart.

On comptait autrefois sur le territoire de La Forestière 32 étangs (le plus célèbre était celui des Églots) qui provoquaient aux habitants des fièvres putrides printanières et automnales. À la veille de la Révolution, dans la forêt de la Traconne, neuf grands étangs subsistent encore tous empoisonnés et loués comme tels. Mais depuis longtemps les habitants en demandaient le dessèchement. Le maître chirurgien Rousselot et le curé Laud, tous deux de La Forestière, s'y employèrent avec tant d'ardeur qu'en 1792 les frères Frérot, sous-ingénieurs des ponts et chaussées à Sézanne, désignés pour examiner les travaux nécessaires au dessèchement, dressèrent un devis s'élevant à la somme de 2084 livres.

Les monuments de la Traconne

La pyramide

(docs. 2 et 3)

Construite sous Henri IV pour servir de point de ralliement aux chasseurs. Ce monument (en mauvais état) à quatre faces représente une scène de chasse : deux chiens et un sanglier.

La colonne de l'Étoile

(docs. 4 et 5)

Surmontée d'une croix, elle porte l'inscription 1726. Elle fut solennellement bénie le 7 mai 1728 par le curé Canas de La Forestière.

La maison forestière de l'Étoile

(doc. 6)

Construite entre 1812 et 1847, elle comporte deux logements. Elle a été désaffectée en 1972. Elle



doc. 2 La pyramide dans les années 1900



doc. 3 La pyramide à l'heure actuelle (hiver 2006). Photo B. Steulet.

a été concédée au CINE (Centre d'Initiation à la Nature de l'Étoile), association régie par la loi de 1901, ayant pour objet d'animer des expériences de découvertes du milieu forestier, entre autre. Elle a été la victime de nombreuses dégradations. Elle n'est pas raccordée aux réseaux électriques, d'assainissement et d'eau potable. La commune la plus proche est à 5 kilomètres pour un éventuel raccordement.

Le sentier botanique de l'Étoile

Ce sentier a été créé en 1981 à l'initiative du CINE. Il a été rénové en 2001 sous l'égide du CINE avec le concours technique de l'ONF et grâce aux subventions du Conseil Régional de Champagne-Ardenne. Il est ouvert au public toute l'année à l'exclusion des jours de chasse (voir le calendrier sur le panneau d'information ONF). Sur un parcours de 1 km 800 et pour une durée approximative de 45 mn, ce



doc. 4 La colonne dans les années 1900



doc. 5 La colonne aujourd'hui, en début d'année 2007. Photo B. Steulet.



doc. 6 La maison forestière en 2007. Photo B. Steulet.

sentier vous présente les différentes essences de la forêt domaniale de la Traconne : hêtre, hêtre tortillard (faux provenant de Verzy introduit vers 1900), chêne sessile, frêne, épicéa, néflier, douglas, houx, chêne pédonculé, chêne rouge d'Amérique, charme, tilleul à petites feuilles, merisier, bouleau verruqueux, saule marsault, aubépine, mélèze d'Europe (Voir l'article suivant de Monique Béguin). (docs. 7 et 8)

Désignation et situation actuelle de la forêt

La Traconne provient de la réunion :

- En 1749 des bois royaux de l'Ancienne Traconne, de la Petite Forêt et du Buisson de Seu ;
- En 1809 de quatre étangs desséchés du Bricot ;
- En 1828 des bois confisqués aux anciennes abbayes de Notre Dame de Sézanne, de Notre Dame de Sens, de Jouy, de Chantemerle, du Séminaire et du Chapitre de Saint Étienne de Troyes, enfin de la commanderie de Barbonne.

Diverses aliénations opérées entre 1850 et 1854, puis l'acquisition de parties enclavées, ont donné au massif sa configuration actuelle.

Cette forêt fait partie d'un ensemble boisé d'environ 4000 ha occupant l'extrémité orientale du plateau de la Brie champenoise qui se termine par la « cuesta » de l'Île de France, dominant la vaste plaine de Champagne crayeuse et portant le vignoble champenois.

La circonscription chargée de la gestion

Office National des Forêts.
Direction Territoriale : Bourgogne-Champagne-Ardenne de Dijon.
Agence Inter-départementale : Aube-Marne de Troyes.
Unité Territoriale : Sézanne

(l'équipe actuelle est composée de Fabien Daureu, Ludovic Pasquet, Bernard Steulet, Michel Duluc, Jacques Bac, Bertrand Douine, voir photo ci-contre en bas).

La forêt domaniale de la Traconne est gérée par trois agents patrimoniaux : Fabien Daureu, Bertrand Douine et Michel Duluc. (doc. 9)

Contenance, limite, desserte

La superficie cadastrale correspond à celle du Tableau Général des Propriétés de l'État, à savoir : Territoires communaux (arrondis à l'ha) :

- Barbonne-Fayel 197
- Chantemerle 166
- Châtillon-sur-Morin 262
- Fontaine-Denis 345
- La Forestière 1154
- Le Meix-Saint-Époing 322

Soit un total de 2246 ha

(doc. 10)

Limites

La forêt est parfaitement délimitée par un fossé sur tout le périmètre, et bornée. Les bornes sont généralement placées à deux mètres en deçà des limites ; le fossé appartenant au domaine, est en parfait état.

La longueur du périmètre est d'environ 45 kilomètres.

Desserte

Le réseau routier (routes revêtues ou empierrées) se compose de :

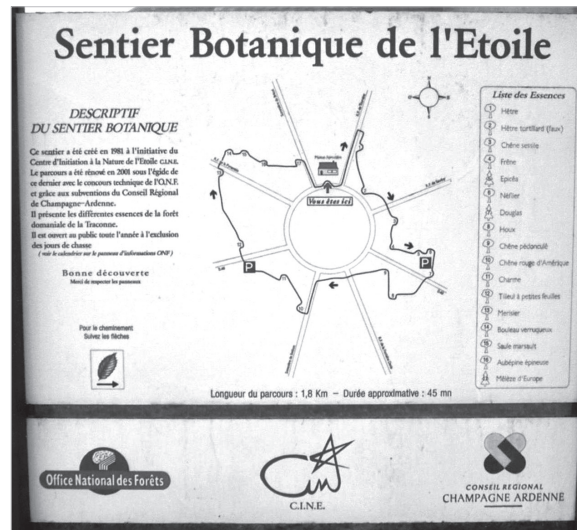
- réseau public : 3,8 km
- Réseau forestier : 33 km

Soit au total 36,8 km

Ce réseau routier est actuellement suffisant pour assurer une desserte convenable de la forêt.

Gestion du domaine

En 1972, une étude approfondie (propriétés du sol, description des parcelles, inventaire pied à pied) a mis en évidence que la



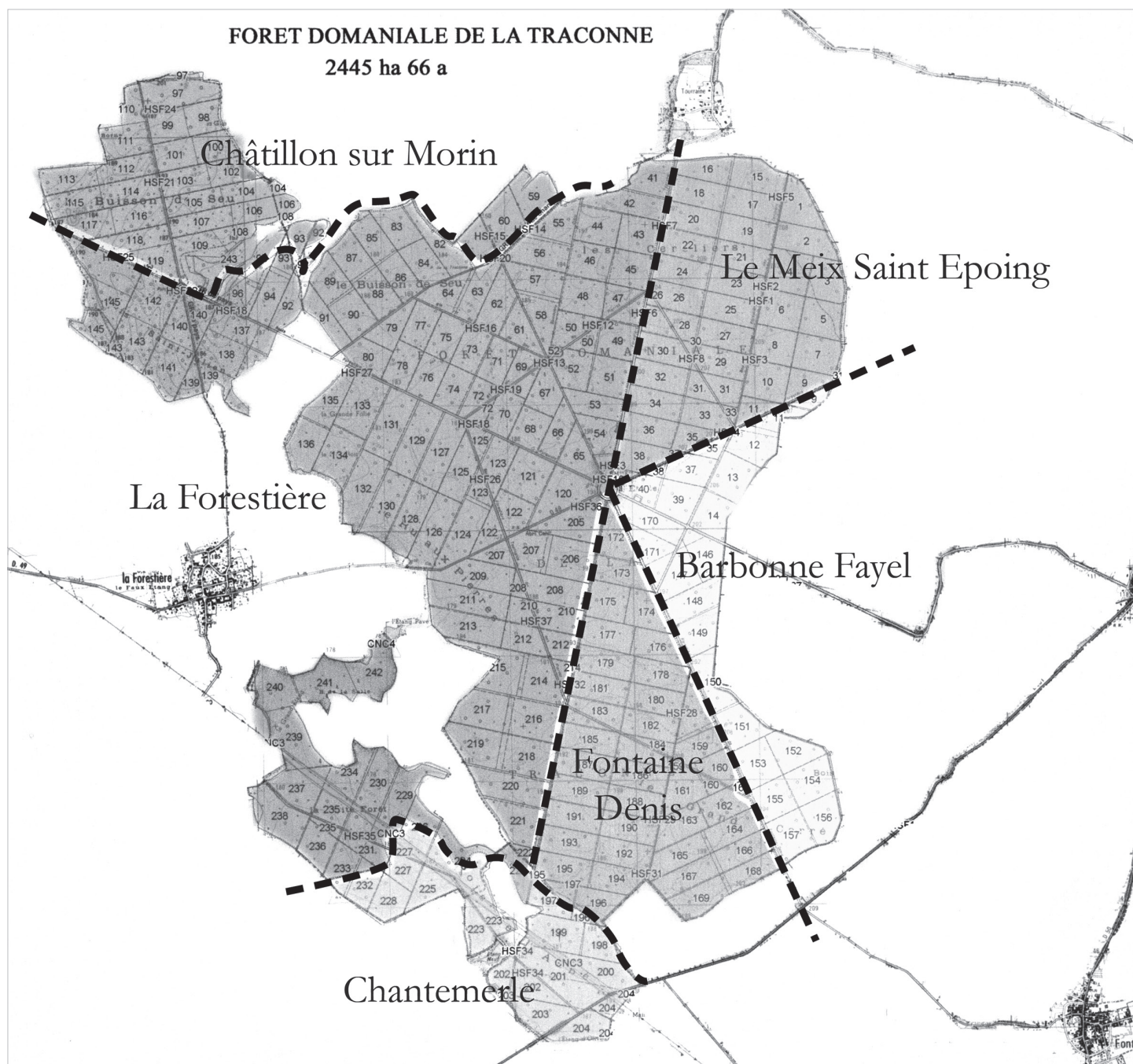
doc. 7 Le panneau du sentier botanique. Photo B. Steulet.



doc. 8 Le hêtre tortillard de la Traconne, sur le bord de la place de l'Étoile. 2007. Photo B. Steulet.



doc. 9 L'équipe de l'Unité Territoriale de Sézanne.



doc. 10 Plan de la forêt domaniale de la Traconne, et répartition par commune.

forêt domaniale de la Traconne avait perdu le caractère de taillis sous futaie, et déjà dépassé, dans certaines parties de ses peuplements, la phase critique de dépérissement. En conséquence, le traitement en taillis sous futaie a été abandonné.

Pour assurer à cette forêt sa pérennité en maintenant un peuplement de qualité, l'Office National des Forêts a mis en

place le régime de conversion qui doit permettre de traiter la forêt en futaie régulière de chêne et de hêtre pour obtenir, à terme, une forêt équilibrée dans ses classes d'âges.

Compte tenu des conditions des stations et des potentialités de la forêt, les objectifs à assigner à ce massif sont de trois ordres : production, chasse, récréation. L'objectif prioritaire est la

production de chêne de qualité (tranchage, menuiserie) constituant l'essence de base des peuplements. Le hêtre sera maintenu dans les cantons où il est de bonne venue. Par ailleurs le frêne, le tilleul et le merisier, voire le tremble, peuvent constituer, en fonction des conditions des stations et de la densité du chêne et du hêtre, des peuplements de complément.

Cette forêt assure un biotope favorable au grand gibier : cerf, chevreuil et sanglier. Deux lots de chasse à tir sont loués pour une période de 12 ans.

La fréquentation touristique demeure assez limitée. Elle concerne les locaux puisqu'elle est située à proximité des villes de Sézanne (6500 habitants) et de Romilly-sur-Seine (17300 habitants), ainsi que les habitants de la région parisienne en résidence secondaire (Paris n'est éloignée que de 110-120 kilomètres).

La tempête de décembre 1999 a fortement touché cette forêt : estimation à 7 années de récolte sur le chêne et une tige sur quatre sur l'ensemble du massif. La surface des peuplements totalement détruits qui devront être reconstitués est estimée à 300 hectares.

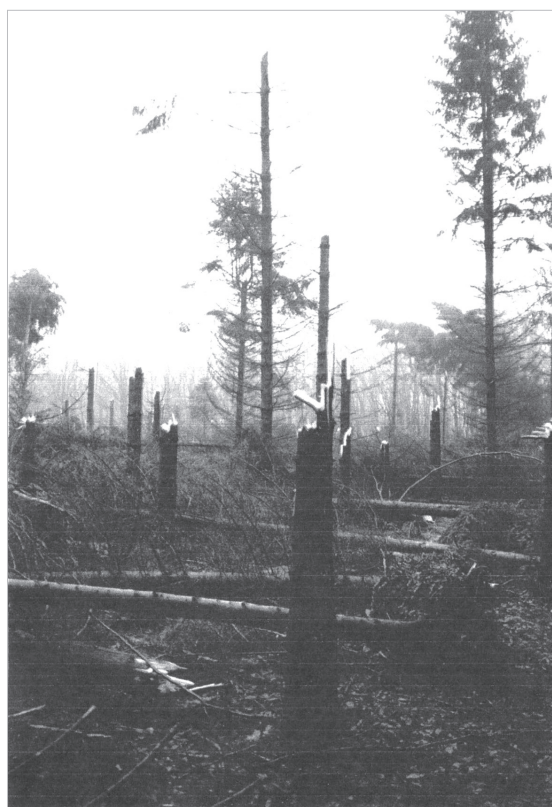
L'aménagement forestier en vigueur couvrant la période 1995-2014 est devenu inapplicable. Sa révision est en cours de rédaction. L'objectif principal au cours des 15 ou 20 prochaines années, sera de reconstituer ces peuplements détruits par la tempête, l'entretien des jeunes peuplements (400 hectares) issus des régénérations précédentes, l'amélioration des peuplements adultes encore debout.

N'oublions pas qu'une forêt n'est pas un lieu immuable, et que sa fonction première est la production de bois. Si vous rencontrez un arbre abattu, barrant provisoirement votre passage, ou une ligne malmenée par les engins de débardage avant sa remise en état, soyez compréhensifs.

(docs. 11 et 12)



doc. 11 *La tempête de 1999. Photo Michel Duluc.*



doc. 12 *La tempête de 1999. Photo Michel Duluc.*

Index

Arpent : équivalent à environ 50 ares.

Corde : équivalent à 4 stères.

Station : étendue de terrain homogène dans ses conditions physiques et biologiques.

Sources

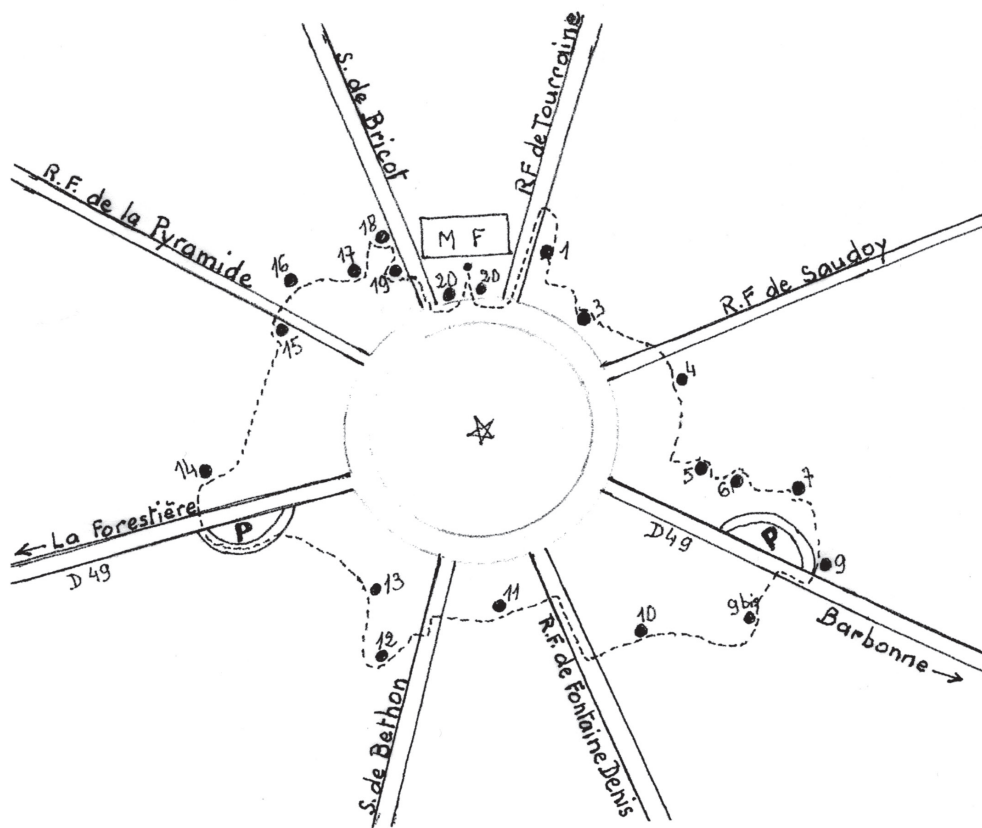
Abbé Boitel, Recherches historiques, archéologiques et statistiques sur Esternay, son château et les communes du canton, Boniez-Lambert imprimeur, Châlons, 1830.

A. Girardin (directeur d'école à Sézanne, lauréat de l'Académie Nationale de Reims), La Traconne, in L'Oeuvre Laïque, s.d.

Connaissance des arbres de la Traconne

par Monique BÉGUIN

Un sentier botanique a été créé en 1981 à l'initiative du C. I. N. E. (Centre d'Initiation à la Nature de l'Étoile). Le parcours a été rénové en 2001 sous l'égide de ce dernier, avec le concours technique de l'O. N. F. (Office National des Forêts), et grâce aux subventions du Conseil Régional de Champagne-Ardenne. Ce sentier balisé peut être emprunté toute l'année à l'exclusion des jours de chasse signalés sur un panneau devant la Maison Forestière de l'Étoile. Les arbres qui le jalonnent, êtres vivants, sont, par nature, susceptibles d'évolution. Ainsi le circuit se transforme. Il se présentait en automne 2006 selon le plan suivant :

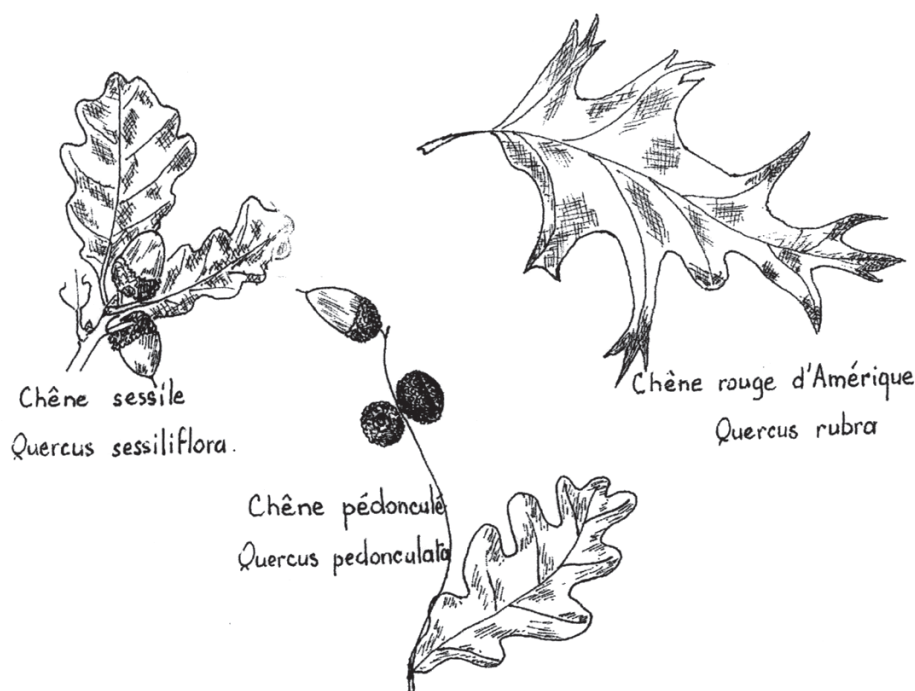


1 : Houx ; 3 : Fau (Hêtre tortillard) ; 4 : Chêne sessile ; 5 : Frêne ; 6 : Épicéa (mort) ; 7 : Néflier ; 9 : Douglas ; 9 bis : Houx femelle ; 10 : Chêne pédonculé ; 11 : Hêtre ; 12 : Chêne rouge d'Amérique (mort) ; 13 : Charme ; 14 : Tilleul ; 15 : Merisier ; 16 : Bouleau verruqueux ; 17 : Saule marsault ; 18 : Aubépine ; 19 : Mélèze d'Europe ; 20 : Épicéas communs.

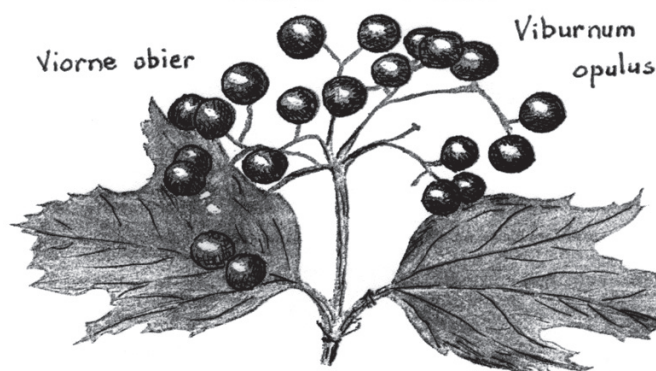
Longueur du parcours : 1,8 km ; durée : 45 mn.

Légendes : RF : Routes forestières ; S : Sommière ; MF : Maison Forestière.

Mais il ne suffit pas de suivre ce parcours. Au pied d'un chêne de trente mètres, vous ne pourrez guère observer que son écorce rugueuse, écailleuse (trouvez-vous dans ses fissures les restes de coquilles laissées par les oiseaux : sitelles, pics épeiches qui s'en seront servis comme d'enclume pour extirper l'amande ?). Aurez-vous la chance de ramasser les glands du Chêne pédonculé (le pédoncule est la tige du fruit) ? Ce pédoncule n'existe pas sur un Chêne sessile. À l'inverse, les feuilles du Chêne sessile ont un pétiole (tige de la feuille) d'au moins un centimètre. Celles du Chêne pédonculé ont un pétiole presque inexistant. Au pied du Chêne rouge d'Amérique, bien qu'il soit mort, vous trouverez peut-être encore sa longue feuille aux dents aiguës. Mais les trois espèces de Chêne auront, en automne, des feuilles d'un solide cuir brun.



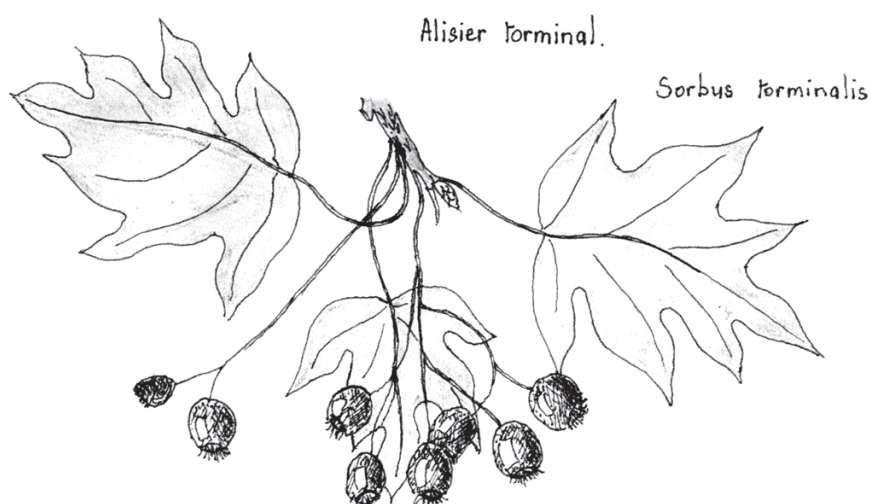
Octobre 2005, octobre 2006, les arbres ont boudé l'automne. Où étaient « les feuilles couleur de chevreuil » chantées par Paul Fort ? Les feuillages des saules marsault, déjà ternes en été, deviennent « feldgrau » de sinistre mémoire. Elles grisailent, pendent, comme découragées. Pourtant, à l'aisselle des pétioles, les bourgeons sont déjà là. Quelques espèces hésitent à s'enluminer de leur rouge automnal habituel : l'orangé quasi translucide des trembles, le vermillon des merisiers, le rouge éteint de tapisserie ancienne des arbrisseaux de la viorne obier, dont les corymbes (1) ont fleuri en mai et qui offrent aux oiseaux leurs fruits en gouttes écarlates.



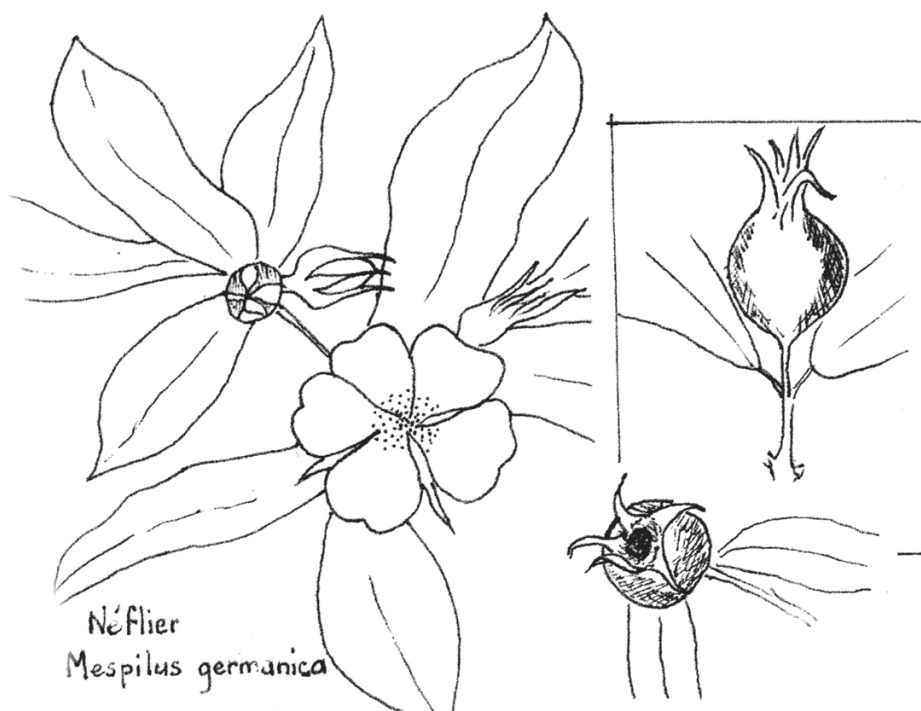
(1) Corymbe : fleurs en bouquets comme celles du sureau.

Quelques bouleaux pointillistes s'empanachent de jaune tendre ; des cépées de jeunes charmes osent de modestes feux d'artifice. Les Hêtres dispersent à poignées leurs écus dorés et pointent déjà leurs bourgeons fuselés. Les Noisetiers exhibent leurs chatons mâles, prêts pour le printemps. Les bras tordus des chênes, presque dévêtus, avouent leur mort prochaine mais provisoire.

C'est l'époque où vous pourrez distinguer, sur les talus des allées forestières, des repousses d'Alisier torminal aux feuilles couleur de vieux cuivre. Alors vous reconnaîtrez enfin, en bordure de forêt, quatre ou cinq Alisiers torminaux adultes dont les fleurs, en mai, sont aussi en corymbes et les fruits, les alises, sont pareils à des cerises brunes.



Enfin, début mai, vous tâcherez de ne pas manquer la floraison blanche, éclatante mais fugace, des quelques néfliers dispersés dans la forêt. Sinon vous pourrez encore, en automne, remarquer les fruits, les nèfles, comestibles à l'état blet, et dont la forme justifie leur nom vulgaire de « culs-de-chiens ».



« Pierre » Eugène Gustave FORGEOT (1888-1956), un Angluriot au Palais Bourbon

par Alexandre NIESS

Pierre Eugène Gustave Forgeot est un personnage assez peu connu au-delà des limites de la commune d'Anglure, et de celle de Saudoy, dans lesquelles quelques habitants peuvent revendiquer une rue éponyme. Et encore, puisque dans les deux cas, il ne s'agit en fait que de la rue Forgeot sans plus de renseignements. Aussi, s'il est fort probable que la rue de Saudoy se rattache explicitement à Pierre Eugène Gustave, il est possible que celle d'Anglure renvoie à Célestin Gustave, son père. Dès lors, et si l'attribution du nom d'une rue dans une grande ville comme Épernay ou Reims peut engendrer quelques questions quant à la pertinence du choix, cela ne peut être dans des communes modestes comme celles de Saudoy et d'Anglure ; aussi paraît-il fondamental de s'interroger sur ces deux personnages en particulier et peut être avec une acuité toute particulière au premier cité.

1. Un homme du cru

Pierre Eugène Gustave Forgeot est né à Anglure, rue d'En Haut, le dix mars 1888 de Célestin Gustave, alors bonnetier, et de Marie Eugénie Duterme.

(doc. 1)

Il naît dans une famille bien implantée dans le sud marnais, puisque toute la famille Duterme

a fait souche à Saron-sur-Aube et connaît des branches dans de nombreuses communes du canton d'Anglure. Ainsi la famille Duterme est-elle alliée avec les familles Bayon, Briet, Callot, Charpentier, Claude, Drouin, Dubat, Fricault, Fossoyeux, Gueritte, Jaquet, Lalle, Marchand, Maufront, Morlet, Robin, Salis, Simonet, Panel, Peuillot, Plantin et Valet, ce qui constitue autour du couple Forgeot-Duterme un réseau de sociabilité important et influent qui permet ainsi à Célestin Gustave, pourtant originaire de Troyes de se faire élire conseiller d'arrondissement du canton d'Anglure dès 1895, puis maire d'Anglure en 1898 et conseiller général du canton d'Anglure l'année suivante, poste qu'il ne libère qu'en 1927. (docs. 2a et 2b)



doc. 2a Célestin Gustave Forgeot
photographie de Nadar

Médiathèque de l'Architecture et
du Patrimoine - NA 238 21293 P

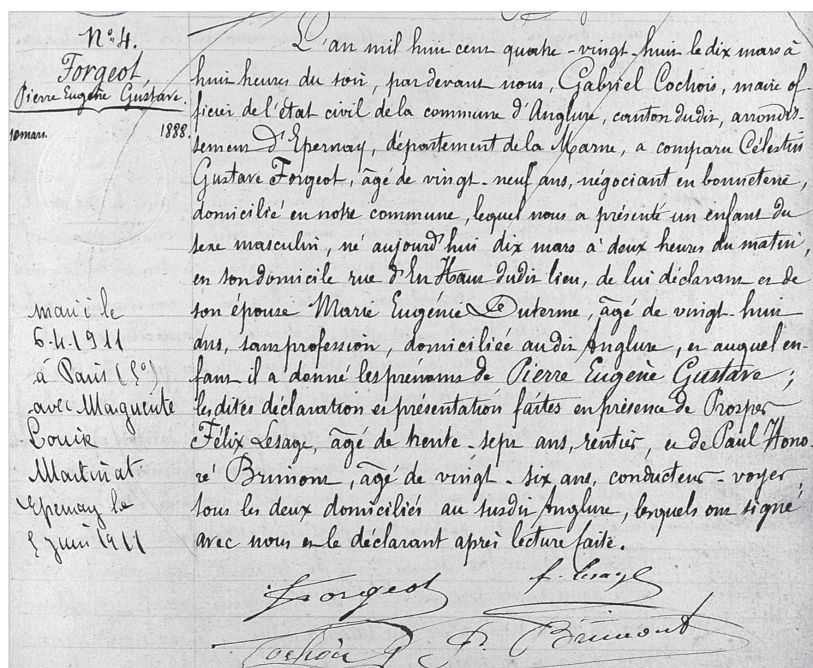
L'influence de la parenté Duterme est importante, elle s'impose largement dans le paysage politique marnais. Grâce à ses liens avec la famille Maufront, elle connaît assez tôt les assemblées départementales et notamment le conseil d'arrondissement d'Épernay dans lequel siège Edmé Auguste Gobinot (03/09/1822 – Marcilly-sur-Seine ; 24/10/1893 – Bethon), conseiller général du canton d'Esternay de 1883 à 1889 et maire de Bethon de 1885 à 1893. Après Célestin Gustave Forgeot, le siège de conseiller d'arrondissement revient à Laurent Athanase Trutat (né le 03/11/1841 – Clesles), maire de Clesles de 1888 à 1905 et donc conseiller d'arrondissement du canton d'Anglure de 1899 à 1919, en cousinage avec le couple Forgeot-Duterme par l'intermédiaire de la parenté Fricault ; parenté Fricault qui donne également au conseil d'arrondissement entre 1934 et 1940, Paul Champion (né en 1896 à Vilosnes dans la Meuse).

Du côté des Forgeot, il est dif-

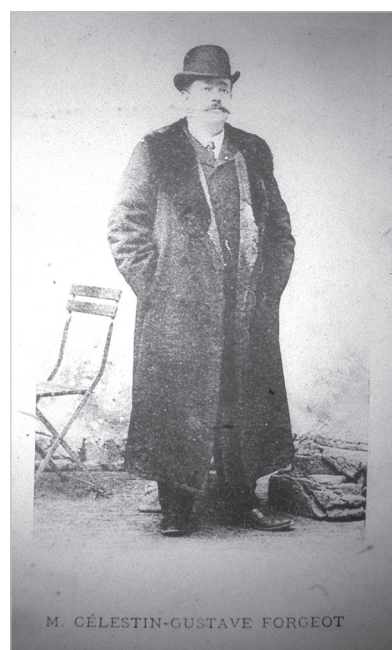
ficile de constater une aussi prégnante implantation, néanmoins, leur influence se mesure en terme de relations d'amitiés en politique et notamment celle entretenue par Célestin Gustave avec Ernest Vallé (19/07/1845 – Avize ; 23/01/1924 – Paris), avocat, conseiller général du canton d'Avize de 1887 à 1920, président de ce même conseil général de 1898 à 1919, député de la Marne de 1889 à 1898, sénateur de la Marne de 1898 à 1920, rapporteur de la commission d'enquête sur les affaires de Panama (1893), garde des Sceaux et ministre de la Justice du 7 juin 1902 au 24 janvier 1905.

Quand Pierre Eugène Gustave naît, la famille est donc en pleine ascension et commence à acquérir une visibilité dans le paysage politique marnais. Cette visibilité ne cesse de croître avec les rôles tenus par Célestin Gustave et cela favorise l'entrée en politique de Pierre Eugène Gustave. Cette entrée en politique de la part de

Pierre Eugène Gustave Forgeot se fait en 1914 alors que son père détient la mairie d'Anglure et le siège de conseiller général. Pierre Eugène Gustave ne peut se contenter d'un siège de conseiller d'arrondissement en attendant le retrait de la politique de son père, d'autant que ce dernier poste est déjà entre les mains d'un allié de la famille : Laurent Athanase Trutat. C'est donc un poste de député de la Marne qui est proposé au jeune homme, fraîchement issu de ses études de droit brillamment achevées par la soutenance de sa thèse sur les lapins de garenne devant la loi et la jurisprudence (1911). Il ne se présentera néanmoins pas dans l'arrondissement d'Épernay, dont le siège est détenu par l'indéboulonnable docteur Adhémar Péchadre (élu depuis 1906). Mais il ne peut décemment pas non plus prétendre au siège de sénateur du même arrondissement détenu par son mentor, par l'ami de son père : Ernest Vallé.



doc. 1 Acte de naissance de Pierre Eugène Gustave FORGEOT
(AD Marne - 2 E 8 19)



doc. 2b Célestin Gustave Forgeot
Bibliothèque Carnegie - BMR 319

2. Un jeune député actif et remarqué

C'est donc soutenu par ce dernier que Pierre Eugène Gustave Forgeot est élu député de la Marne, pour la troisième circonscription de Reims, alors qu'il n'a que vingt-six ans. Il détient le record d'être l'élu de la Troisième République le plus jeune de toute la Marne, tous mandats confondus (maire de ville de plus de 2.000 habitants, conseiller d'arrondissement, conseiller général, député et sénateur). Cette jeunesse s'explique non seulement par les qualités intrinsèques de l'homme, mais aussi grâce au réseau de sociabilité précédemment esquissé.

Il ne tarde pas à se faire remarquer sur les bancs de la chambre par la qualité de ses interventions d'autant que celles-ci interviennent dans un contexte politique particulier, la Grande Guerre faisant rage. (doc. 3)

Venant d'un département dévasté par les ravages de la guerre, ses principales interventions au palais Bourbon consistent à le défendre et à défendre les populations meurtries dans leur chair et dans leurs intérêts. Le 5 octobre 1916, il fait devant la chambre un véritable plaidoyer en faveur de ces régions et afin qu'elles obtiennent des dommages de guerre payés par l'Allemagne quand la guerre sera achevée mais pour lesquels la France se porte caution. Le 18 décembre 1918, un nouveau discours sur cette question est prononcé à la Chambre par le député Forgeot. Il faut dire qu'étant élu de la troisième circonscription de Reims les terres dévastées et les villages détruits comme Nauroy ou Moronvilliers entrent dans son aire d'élection. C'est sur les accords de Paris et la question des réparations et dettes que Pierre Forgeot se fait remarquer le 9 février 1921. Les 20 mai 1921 et 15 décembre 1922, il intervient sur la Conférence de

Londres et en particulier la question des réparations de guerre et des dettes de l'Allemagne qui doivent y être évoquées.

En 1924, il ne demande pas le renouvellement de son deuxième mandat obtenu en 1919 et alors que le canton de Beine, le 14 décembre 1919 décide de ne pas l'envoyer au conseil général, à la place d'Ernest Monfeuillard, alors que tel était son vœu. (doc. 4)

Après une législature d' « éclipse,

[de] repos, [de] méditation » (1) et de travail en qualité d'avocat dans la vie civile, Pierre Forgeot se présente aux législatives de 1928. À cette date, la donne est différente. Il n'est plus obligé de se présenter loin de son Anglure natale. En 1920, Ernest Vallé est décédé et a laissé vacante sa place de sénateur, mais Pierre Forgeot est encore trop jeune pour s'installer au Palais du Luxembourg. Le siège de député est alors détenu par le socialiste et ancien ouvrier de la Compagnie



doc. 3 *Pierre Eugène Gustave Forgeot*
(*Pierre Forgeot. Sa pensée politique*, Joli, Paris, 1975, pp. 8)

des chemins de fer de l'Est Jules Lobet. C'est donc un siège à reprendre pour les amis politiques de Pierre Forgeot qui lui confient alors cette tâche. Pierre Forgeot est donc réélu député en 1928 et conservera son siège après les élections d'avril 1932 après s'être de nouveau fait remarquer à la Chambre grâce à un discours sur la question des réparations de guerre, des dettes allemandes, du désarmement de l'Allemagne (20 janvier 1932).

Cette réélection s'appuie aussi sur l'aura nouvelle acquise par le candidat Forgeot au cours de la législature précédente puisque Raymond Poincaré, un des fervents admirateurs de l'éloquence du jeune député de la Marne (il n'a alors que 40 ans), l'a fait entrer dans son gouvernement en lui proposant le portefeuille du ministère des Travaux Publics. Pierre Forgeot est donc ministre du 11 novembre 1928, la date est symbolique s'il en est, au 3 novembre 1929 et son action est surtout remarquable pour la réalisation du transpyrénéen reliant Ax-les-Thermes à Ripoli.

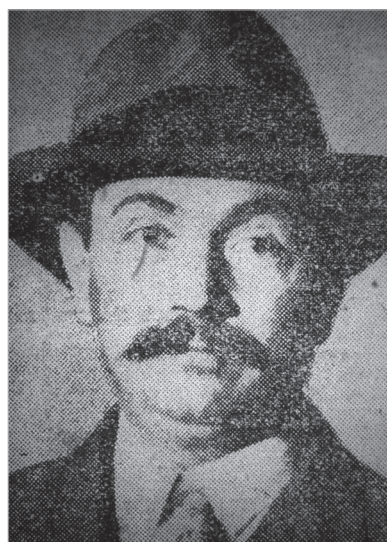
À la fin de son mandat en 1936, Pierre Forgeot ne se représente pas devant les électeurs et met ses compétences aux services du célèbre fabricant de moteurs Hispano-Suiza dont il devient le directeur (1936-1950). (doc. 5)

(1) *Le Petit Parisien*, 30 avril 1932, cité in Pierre Forgeot. *Sa pensée politique*, op.cit., pp. 359.

3 / Dimanche prochain, j'approuver
ou je condamner cette attitude.

Le mandat de conseiller général
n'est pas seulement de politique.
Il est également de défense
des intérêts du département et
plus spécialement de ceux du
Canton. Plus cruellement ~~par~~
« désolé » que tout autre, le Canton
de Beine, naguère si accueillant
et prospère, n'offre plus qu'un
spectacle de ruines et de mort.
Votre courage qui est souvent
de l'héroïsme a déjà commencé
à ramener la vie. Cette
volonté de résurrection que j'ai
toujours eue comme but dans

doc. 4 Profession de foi manuscrite de Pierre Forgeot
pour l'élection du conseiller général du canton de Beine en 1919
(AD Marne – J 1694)



doc. 5 Pierre Forgeot
à Latour-de-Carot en juillet 1929
lors de l'inauguration du Transpyrénéen.
(Bibliothèque Carnegie – BMR 319)

La musique en pays sézannais (2) : « BREIZI ROCK AR PLEURS » (Rock breton à Pleurs)

*par Gervan LLYWELLHYNE
aidé par Jean-François MAILLET*

Introduction.

Avant de vous parler du groupe Kénavo, je vous donne des nouvelles de Bridge Out, le groupe de rock de Champguyon que j'avais présenté dans mon premier article.

Ils viennent de terminer un deuxième album qui est en mixage. Ils font les dernières modifications avant de démarcher auprès des maisons de disque. Ils peaufinent le son en studio et font donc peu de concerts en ce moment.

L'entente dans le groupe est parfaite et ils ont toujours énormément de plaisir à jouer ensemble.

Mais place maintenant à Kénavo, et à Gervan Llywellhyne.



L'histoire du groupe

Bonjour !

Je me présente : Gurvan Llywellhynne. Je vais vous raconter l'extraordinaire aventure qui m'est arrivée.

Je suis un korrigan breton, d'origine galloise. Je vis depuis trois cents ans sur l'île de Groix. Vous ne pouvez pas me voir : c'est normal, je mesure à peine dix centimètres et j'ai un don particulier pour me cacher et passer inaperçu.

Je suis très heureux sur mon île, j'aime faire la sieste au Trou de l'Enfer ou regarder la mer au phare de Pen-Men. Mais j'ai toujours rêvé de voyager, de découvrir le vaste monde, de voir d'autres univers que la lande et les récifs qui enserrant Groix.

Un jour de 1996, alors que je me prélassais dans un bouquet d'ajoncs, j'ai entendu deux jeunes qui visitaient l'île. Ils parlaient de musique bretonne, qu'ils aimeraient créer un groupe celtique dans leur pays. Je les ai tout de suite trouvés sympas. Ils semblaient venir de très loin, ils n'avaient aucun accent breton. J'ai décidé de tenter l'aventure et de sauter aussitôt dans la poche du plus grand, Sébastien. Son copain, lui, s'appelait Damien.

Arrivé dans leur village, je n'ai plus quitté mon nouvel ami. C'était très agréable car il jouait beaucoup de clarinette et écoutait Soldat Louis, un groupe breton que j'adore et que j'écoutais dans les pubs de mon île, caché dans une lame de plancher.

Un après-midi de cette même année 1996, Sébastien et Damien traînaient sur la place de Pleurs. Là un ami de Damien, Thierry, est passé. Il avait sa guitare dans le coffre de sa voiture. Ils ont parlé musique et Thierry a sorti son ins-

trument. Ils ont fait un bœuf une bonne partie de l'après-midi et ils ont décidé de créer un groupe qui s'appellerait « Kreiz Er Mor » (Né en mer). Oui, j'allais faire parti d'un groupe !!!... Enfin, seulement en tant que spectateur : je joue de la cornemuse mais elle est tellement petite qu'aucun humain ne peut m'entendre. Mais peut-être que j'allais arriver à les inspirer dans leur interprétation et à leur insuffler l'âme de mon pays breton.

Leur premier concert eut lieu à la fête de la musique à Pleurs. Thierry, Damien et Loïc, un nouveau, jouaient de la guitare acoustique et Sébastien du synthé. Ce soir-là, ils chantèrent du Cabrel, Noir Désir, Renaud... Rien de très celtique encore, mais il s'est passé un truc amusant. Avant de monter sur scène, l'organisateur du concert a demandé à Thierry le nom du groupe. Il voulait les présenter. Mais Thierry a eu un gros trou de mémoire, il ne savait plus quel nom ils avaient donné au groupe. Il s'est tourné vers son beau-père qui lui a dit : « Moi, le seul nom breton que je connaisse, c'est Kénavo »

Alors Thierry a dit :
« Kénavo ! »

Et le nom est resté.

Après est arrivé Ludo à la batterie et Pascal à la basse.

Les répétitions devenaient de plus en plus animées et j'étais heureux d'être là, je m'éclatais comme un fou dans la poche de Sébastien. Ce dernier, accro à la musique celtique, s'est acheté une bombarde et le groupe a commencé à chanter du Soldat Louis, Tri Yann, Dan Ar Braz, Breiz Mind,... pleins de belles chansons de mon pays.

Puis une fille, Éliane, s'est jointe au

groupe. Elle jouait de l'accordéon et du clavier, et elle chantait.

Sébastien a acheté des Tin Whistle (petites flûtes irlandaises en métal). Ça sonnait de plus en plus breton et le public adorait.

Au changement de millénaire, Loïc est parti vers d'autres horizons. Thierry a demandé à son beau-frère, Yves, de venir les rejoindre pour jouer de la guitare acoustique. Il lui a dit :
« Tu peux venir, t'inquiète pas, y a juste 3, 4 accords à jouer »

De 2001 à 2003, Sébastien est parti à Metz pour continuer ses études. Moi j'établissais domicile dans la poche de Thierry : ça sentait fort la cigarette mais je ne voulais pas quitter Kénavo. Le groupe était devenu ma famille et j'étais le bon génie qui veillait sur lui.

Éliane est décédée en 2003.

En avril 2004, après Pascal et Florian, est arrivé David à la basse.

Damien étant parti, le groupe allait se stabiliser, avec Thierry comme chanteur et guitariste électrique (dans tous les sens du terme), Sébastien à la bombarde, aux Tin Whistle, à la cornemuse et au synthé, Yves à la guitare acoustique, David à la basse et Ludo à la batterie.

Les musiciens.

Je vais maintenant vous présenter mes amis musiciens. À force de les entendre à chaque répétition (parce qu'ils ne font pas que chanter, oh non, ça discute et ça rigole bien !), je les connais (presque) par cœur.

Ludovic, dit Ludo, est le batteur du groupe. Il est ouvrier horticole dans la vraie vie.

Son père était charcutier et, étant petit, il tapait comme un fou sur des seaux à choucroute. Quand ses parents ont eu assez d'argent, ils lui ont offert une batterie. Il avait 14 ans.

C'est un autodidacte, il n'a pris que 5 heures de cours dans toute sa vie. Pour apprendre, il accompagnait les CD qu'il aimait écouter.

À 16 ans, il est entré dans un groupe de Hard-rock de Fère-Champenoise, les Cheyennes Creams, qui a participé à la fête de la musique de Pleurs en 1996. Ludo découvre Kénavo, et il décide de jouer dans les deux groupes. Maintenant il se donne entièrement à Kénavo (C'est beau, l'amour, non... ?)

Il est ouvert à toutes les influences musicales. Il apprécie beaucoup des chanteurs français comme Laurent Voulzy ou Jean-Louis Aubert.

Moi, j'aime bien Ludo, surtout son humour caustique.

Yves joue de la guitare acoustique et, dans le civil, il est technicien de maintenance.

Il a commencé très jeune la guitare en jouant sur l'instrument de son frère. Il le copiait et essayait de faire les mêmes accords que lui. Il n'a jamais pris de cours. C'est lui qui a appris ses premiers accords à Thierry, son beau-frère.

Mais c'est en rentrant à Kénavo qu'il a fait de réels progrès et qu'il a commencé véritablement à maîtriser la guitare.

Il écoute beaucoup de Hard-rock (AC/DC, Iron maiden,...) et c'est un fan des Rolling Stones, de Trust et de Soldat Louis.

Thierry est frigoriste dans la vie (pas question que j'aïlle dans sa poche quand il va au travail, lui !). Il est le chanteur et le guitariste du groupe.

Il a commencé la guitare tout seul. Puis il est entré dans le groupe de variétés de Sézanne, Tentation, avec Bernard Laurent. Ils jouaient dans les bals et les thés dansants. Thierry faisait aussi le chanteur. Au début, à la guitare, il ne faisait que la rythmique mais le guitariste du groupe, Armand L'huillier, lui a appris toutes les finesses de l'instrument. Il a énormément progressé en jouant avec cette formation.

Puis il a fait un break. Il s'est mis à jouer, pour lui, de la guitare folk. Il aimait « gratter » autour des feux de camp (normal, il fallait qu'il se réchauffe, le soir, après son boulot... !).

Alors sont arrivés Sébastien et Damien. Ensemble ils ont créé Kénavo.

Ils aiment beaucoup Pink Floyd et le rock des années 70.

David, le bassiste, est mécanicien. Il est également autodidacte.

Il a découvert la basse en écoutant Police et les Beatles : il accrochait plus à la basse qu'aux autres instruments. Il a acheté son instrument en 2000 et a appris lui aussi en jouant sur des CD, et en achetant des livres de musique avec des tablatures.

Il a joué dans deux, trois petits groupes avant d'arriver à Kénavo. C'est un grand admirateur des Red Hot Chili Peppers.



Ludo



Yves



Thierry



David



Seb



Didier

Sébastien a un tout autre parcours musical.

Son père, Guy, jouait de la clarinette dans l'Harmonie de Sézanne et il a commencé tout naturellement à apprendre cet instrument à l'âge de 8 ans. Il est entré à 10 ans à l'Harmonie.

Passionné par la clarinette, il a fait le conservatoire de Romilly, puis celui de Reims. Dans cette ville il a reçu une médaille d'or. Il a passé deux ans au CEFEDM de Metz d'où il en est sorti avec un diplôme d'État de professeur de clarinette.

Il est maintenant professeur de clarinette et de formation musicale à Épernay, Sézanne et Connantre et il dirige l'Harmonie de Sézanne.

Il a une passion pour de nombreux instruments, notamment la clarinette (je pense que ça, vous l'aviez compris...), le piano, la guitare, la cornemuse, la flûte irlandaise et la bombarde.

Il écoute beaucoup de musique classique, mais aussi les chansons de Renaud et de la musique celtique, bien entendu.

Voilà, vous connaissez tous mes amis. Mais pour bien les connaître et vraiment les apprécier, le mieux c'est d'aller les voir en concert...

Les concerts.

Leurs concerts sont toujours une grande fête. Moi, je danse dans la poche de Sébastien et je bouge tellement que j'ai parfois peur qu'il ne remarque ma présence. Mais non, il est à fond dans sa musique !

Kénavo aime faire chanter les spectateurs, les faire participer.

Sur scène, ils se chambrent ; c'est

une bande de potes qui s'éclatent, qui ont du plaisir à jouer ensemble.

Depuis leurs débuts, ils ont un fan-club, une dizaine de jeunes de Pleurs qui essaient d'être là à chaque concert.

Ils jouent beaucoup autour de Sézanne, Épernay ; dans des bars, notamment au Pub à Épernay où ils sont toujours très bien accueillis par le patron irlandais, l'ambiance y est excellente.

Ils ont aussi joué à Vemars, à côté de Roissy, pour une rencontre de Harley-Davidson (j'avais un peu peur, avec tous ces motards en cuir... Brrr !).

Mais certains de leurs concerts ne leur ont pas donné entière satisfaction...

À Connantre en 2002, ils ont participé à la fête du sucre. On leur avait prêté la sono. Le son était affreux, avec un bruit de fond d'enfer. On avait beaucoup de mal à apprécier la musique. Et puis, fin du fin, les amplis ont grillé ! Fin du show...

Avant chaque concert, ils mangent ensemble.

Un soir, à Villenaux, avant un concert sans alcool, ils sont allés manger chez Didier, le sonorisateur. Thierry a rempli de goutte le verre de Sébastien et il s'est versé de l'eau, faisant croire qu'il avait aussi de la goutte. Il a lancé un pari comme quoi Sébastien n'était pas capable de boire son verre cul-sec. Ils l'ont fait en même temps et Sébastien a tout bu. Mais ça l'a secoué, le pauvre !

Ils n'avaient pas bu que ça et ils sont arrivés « un peu blindés » au concert. Il n'y avait quasiment personne dans la salle, heureusement peut-être... Ils ont eu du mal à finir leur tour de chant et ils ra-

contaient sur scène les pires absurdités. Mais ils ne se sont vraiment rendus compte de la catastrophe, et de leur modeste prestation, que quand ils ont écouté l'enregistrement sur CD fait pendant le concert...

Une autre fois, dans un bar, une bagarre générale a éclaté.

Le 17 décembre 2006, ils ont chanté sur la place de la République à Sézanne pour un après-midi Marrons Chauds. Il faisait très froid et je m'étais pelotonné bien au fond de la poche de Sébastien. Mais j'ai tout de même entendu qu'il y avait quelques problèmes. La cornemuse ne voulait plus fonctionner à cause de la condensation et Thierry avait les doigts gelés : c'est difficile pour jouer de la guitare...

Mis à part ces quelques incidents, qui les font beaucoup marrer maintenant, tous leurs concerts sont l'occasion de s'amuser, de chanter, de découvrir la musique bretonne et de s'évader le temps d'une soirée vers les landes de Bretagne et les pubs de Dublin...

Les compositions. Les projets.

Déjà à 15 ans, Sébastien et Damien composaient des chansons.

Depuis 2 ans, le groupe élabore ses propres compositions.

Vous allez découvrir en exclusivité la recette d'une bonne chanson réalisée par Kénavo, apprendre les petits secrets qui en entourent la longue création.

Damien écrit des poèmes et il les envoie au groupe.

Kénavo choisit ensuite les textes qui lui plaisent.



Thierry trouve une série d'accords de guitare et une rythmique qui peuvent coller.

Sébastien cherche le thème musical.

Puis chacun s'ajoute à la structure déjà établie, trouve les arrangements qui conviennent : le batteur trouve la bonne rythmique, le bassiste une ligne de basse, Sébastien des solos d'instruments. Chacun ajoute son grain de sel et la chanson se monte ainsi comme une bonne mayonnaise, il n'y a plus qu'à déguster... Quoique je préfère les galettes bretonnes, avec beaucoup de beurre...

9 chansons ont déjà été composées et elles sont toutes chantées sur scène.

En avril 2006, au studio ASVB à Reims, ils ont enregistré une maquette avec 5 chansons. C'était un peu bruyant dans le studio et j'ai préféré aller me promener en forêt de Verzy pour saluer mon ami le Felteu, qui vit au pied des Faux de Verzy ; il n'est pas d'origine bretonne comme moi mais on a la même taille et on a bu de la bière

de châtaigne ensemble et on s'est fait une bonne bouffe. J'ai passé un bon moment.

Bon, je reviens à Kénavo... Je m'égare. Mais il faut dire que je suis bavard, c'est dans ma nature...

Ils ont proposé la maquette de leur album à une radio, « France Bleue », de Reims, qui a beaucoup apprécié leur travail. Elle a diffusé la chanson « Pousse d'Anar » et le groupe a donné une interview le 21 juin, jour de la fête de la musique.

De tout cela leur est né l'envie de faire un véritable album, bien préparé. Ils attendent d'avoir 12 bonnes chansons et ils se lanceront dans l'aventure.

Cet album est leur principal projet mais ils aimeraient aussi faire de grandes scènes, sortir de la région et chanter leurs compositions devant d'autres publics.

Alors, que Toutatis et les dieux celtes soient avec eux !

Conclusion.

Voilà, vous savez presque tout sur le groupe Kénavo.

Pour ma part, moi Gurvan Llywel-lhyne, je reste avec eux. Ce sont de vrais amis, une bande de copains qui prend vraiment son pied en faisant la musique qu'elle aime. Même si, caché dans la poche de Sébastien, je ne vois pas tout, j'ai envie d'être bercé encore longtemps par la voix de Thierry et la bombarde de Sébastien, toute cette musique qui me fait parfois croire que quelque part je suis resté en Bretagne, sur mon île...

Alors Kenavo ! Et à bientôt dans une salle de concert pour les applaudir ! (vous ferez un petit coucou à la poche de Sébastien, je comprendrai...)

Si vous voulez en savoir plus sur le groupe, vous pouvez consulter leur blog : www.leblogdeskenavo.canalblog.com.

Et si voulez les contacter, voici deux numéros de téléphone :
Sébastien : 06 63 90 85 62
Thierry : 03 26 80 70 04.

Sources :

Une soirée passée à discuter avec le groupe. Sébastien avait oublié ses instruments, ils n'ont pas répété et ça m'a permis de prendre toutes les informations.

Une relation par e-mail avec Sébastien pour corriger le texte.

La grande encyclopédie des Lutins, par P. Dubois et Claudine et Roland Sabatier, Hoëbeke, 1992.



D'un artiste à l'autre... William Noblet, sculpteur-plasticien

par Anaël TOPENOT, peintre et sculpteur

Anaël Topenot. : *William, à quel moment as-tu commencé à t'intéresser à l'Art ?*

William Noblet. : Dès le Collège, un professeur m'a conseillé d'aller travailler le jeudi aux Beaux-Arts. J'y ai appris les bases classiques. On faisait beaucoup de croquis et d'études d'après des plâtres et aussi des natures-mortes. Il est indispensable d'acquérir des bases solides pour pouvoir avancer. J'ai malgré tout préparé un bac scientifique, puis passé le concours des Arts Appliqués à Olivier de Serres. Je pensais faire de l'architecture d'intérieur, mais l'ambiance m'a très vite ennuyé ! Je me suis alors orienté vers l'atelier de sculpture.

J'ai tout de même eu de très bons professeurs dont le sculpteur Volti et comme toi j'ai hanté un temps Montparnasse !

J'en suis sorti en 1976 avec un diplôme de Cycle Supérieur.

A.T. : *Que souhaitais-tu faire exactement et quel a été ton parcours par la suite ?*

W.N. : Ce que je voulais surtout c'était être indépendant, me débrouiller seul sans l'aide de mes parents.

J'ai fait diverses choses : des décors (y compris des meubles) pour des scénographies.

J'ai, avec des copains, monté une compagnie de théâtre où l'on faisait aussi de la danse.

J'ai été marionnettiste, scénographe, metteur en scène, percussionniste... !

Nous avons également, au départ sans connaissance aucune, créé une petite fonderie, où j'ai pu couler des bronzes et travailler aussi de grandes pièces en cuivre martelé pour d'autres artistes. C'est ce qui m'a permis de gagner ma vie.

Puis j'ai eu par la suite des commandes publiques, par concours.

A.T. : *Au départ quels ont été les matériaux que tu as eu envie de travailler pour tes créations personnelles et quelles techniques as-tu employées ?*

W.N. : J'ai toujours, étant petit, taillé des morceaux de bois que je trouvais.



William Noblet en compagnie d'Anaël Topenot

Puis en dehors du bronze et du cuivre, j'ai aussi utilisé l'acier inox, ainsi que le béton.

Je fabrique mes moules avec divers matériaux (plâtre, bois ou autre) et coule du béton que je sable ensuite. Je vais choisir mon gravier dans la vallée de l'Aube. Il est beau et clair, et selon la coulée et les bulles d'air qui apparaissent, cela donne des effets différents où la lumière s'accroche.

Maintenant je travaille beaucoup le verre, sur lequel je fais des projections de métal à chaud. C'est une technique très personnelle ! Cela crée des effets s'approchant de ceux de la grisaille des vitraux qui m'a toujours fasciné.

L'acier inox en projection est aussi intéressant et durable dans le temps. Je peux le retravailler ensuite de manière graphique, avec divers ciseaux, grattoirs et même des couteaux !

J'aime le mélange des matières et de la transparence.

A.T. : *Ton travail est très personnel. Tiens-tu à rester en dehors des courants ?*

W.N. : Absolument ! Je vais très rarement voir les expositions de mes confrères !

Je veux me tenir à distance de toute influence. Je trouve salutaire de pouvoir poursuivre mon chemin en continuant de douter. C'est très important de toujours se remettre en question. Avec « l'âge », ma « production » devient plus rare. J'y porte un intérêt accru et mes œuvres sont de plus en plus chargées en émotion. Je réalise des œuvres uniques pour ne pas me répéter et éviter la création en chaîne.

A.T. : *Depuis quelques années tu sembles inspiré par le thème de l'arbre. D'où cela te vient-il ?*

W.N. : Durant plusieurs années, j'ai ramassé des morceaux de bois trouvés dans des cours d'eau. Je les ai mis à sécher pendant six ou

sept ans, pensant en faire un jour quelques sculptures, car le cœur était bon ; puis le temps passant, j'ai eu peur de les abîmer, de détruire « l'âme de l'arbre » en les travaillant. J'ai donc au départ préféré les inclure tels quels dans des présentations différentes pour simplement les mettre en valeur.

Puis petit à petit, j'ai abandonné le bois pour travailler sur le thème d'un « hommage à l'arbre » en utilisant du bronze et du verre pour sa représentation. J'aime réaliser aussi bien des grandes pièces que de toutes petites œuvres.

A.T. : *Cet intérêt pour l'arbre semble tendre vers la philosophie ! ?*

W.N. : C'est vrai que le temps passant, j'essaie de transmettre au travers de « l'arbre » la même vision que celle qui transparaît dans mes sculptures sur « l'homme ».

C'est à la fois l'image de l'enracinement et de l'élévation par rapport à notre planète.

Peut-être une projection sur l'avenir de l'homme et sur la vie...

A.T. : *Tu continues à travailler avec des scénographes et des compositeurs pour de grands spectacles parfois. J'ai assisté à certaines représentations très intéressantes mêlant théâtre, danse et musique de manière peu classique !*

W.N. : Je continue effectivement à participer à des performances où avec divers matériaux je crée des sonorités musicales n'existant pas avec des instruments courants. C'est très ciblé et avec une réelle recherche de dimension esthétique, sonore et visuelle.

A.T. : *Es-tu inspiré par les possibilités que donne l'ordinateur ?*

W.N. : Pour moi ce n'est qu'un outil parmi d'autres, très utile mais trop impersonnel à mon goût.

A.T. : *Quel est le rôle de l'artiste dans notre société, si toutefois tu*

penses qu'il en a un ?

W.N. : L'artiste a un rôle important qui participe à la vie quotidienne de chacun.

On éprouve une sensation différente en voyant une œuvre dans la rue ou au Musée. Certaines de mes grandes sculptures implantées en milieu urbain, améliorent, me semble-t-il la qualité de l'environnement. Les gens s'interrogent d'abord puis s'y attachent ; elles font partie de leur vie. Même si, pour nous, artistes, les contraintes liées à ce genre de commande sont importantes, cela nous permet d'avoir un échange direct avec le public.

Une œuvre pour moi, doit parler sans « mode d'emploi » ni longues explications de critique d'art.

Malgré tout, nous ne sommes pas toujours très bien compris ! On envie notre forme de liberté d'esprit et de création, tout en nous la faisant payer très cher et en nous imposant des conditions de vie matérielles plutôt difficiles !

A.T. : *Quel sens peux-tu donner à ton cheminement artistique ?*

W.N. : C'est en réalité un mélange de conscient et d'inconscient. La recherche doit être libre, il faut forcer son imaginaire. Certaines choses ne m'apparaissent que par la suite. Je peux aussi bien reprendre une œuvre des années après, à la suite de ma réflexion et de mon évolution. Certaines phases sont raisonnées, d'autres non ; mais au final chaque sculpture est chargée d'un message fort qui s'inscrit dans le temps et dans l'espace.

Tout artiste souhaite laisser une trace...

(ci-contre)
«Porte», acier martellé, hauteur 3,50 m





(ci-dessus)
William Noblet au travail
(page de droite)
«Silhouette nuit», bronze et verre





«Mémoire d'arbre», bronze et verre



Sculpture monumentale, entrée de Reims, porte Henri Farman



*William Noblet lors du vernissage de l'exposition
à Villeneuve-Saint-Vistre le 27 avril 2007*



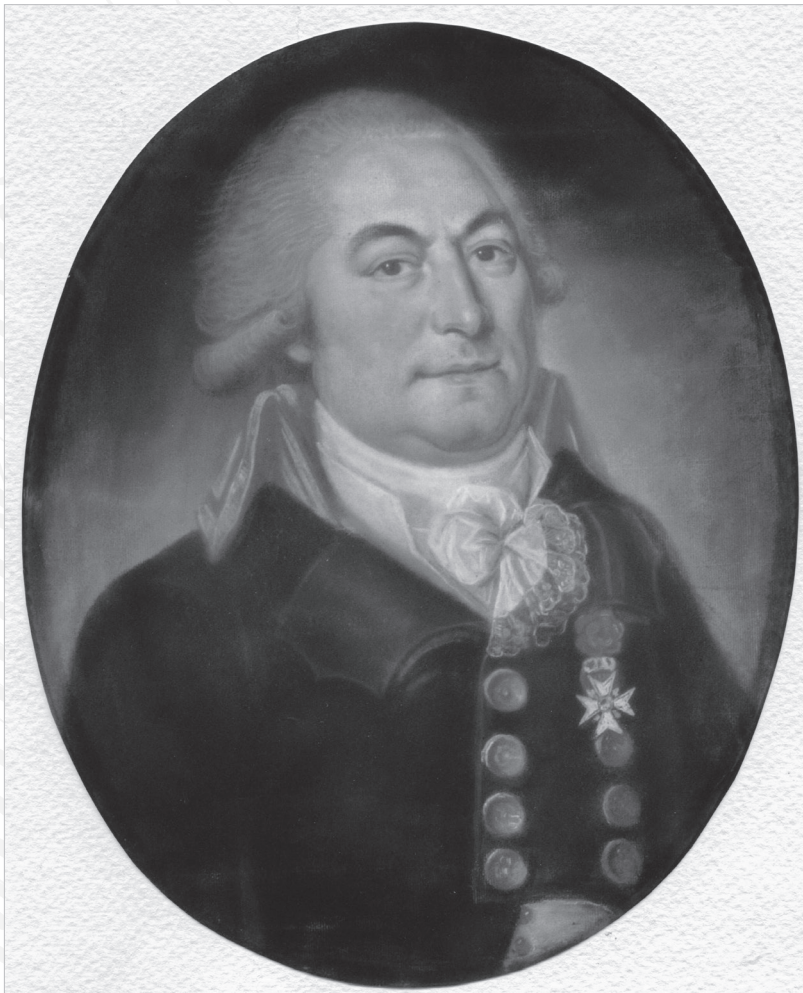
Un des thèmes favoris de William Noblet

*William Noblet et Anaël Topenot
au pied d'une oeuvre monumentale à Villeneuve-Saint-Vistre*



Un champenois à la bataille de Yorktown : le général Pierre Laprun

par Charles Maurice LAPRUN



Le général Laprun en médaillon

Pierre Laprun, futur général, est né à Bannes (à 8 km de Fère-Champenoise) berceau de la famille Laprun, le 16 septembre 1737 dans une famille rurale relativement aisée. Ses parents, Pierre Laprun et Antoinette Louvet étaient boulangers. Le père était de plus laboureur, c'est-à-dire qu'il labourait pour lui-même, mais surtout à façon pour les autres.

Le jeune Pierre reçoit une bonne éducation et une bonne instruction de base de la part du curé de Bannes.

Sans être dans l'opulence, il ne manque de rien. Sa jeunesse est heureuse mais laborieuse, car son père lui enseigne ses deux métiers, labour et fournil. À 10 ans, le 18 février 1756, il est « pris par le sort » pour 7 ans et est incorporé au bataillon des Milices de Châlons-en-Champagne (c'était déjà ce nom-là à l'époque) où il fait ses classes. Le 11 juin 1757 il est muté au bataillon de Marche de Blossières et part pour l'Allemagne. Là, il participe à la Guerre de Sept Ans qui vient d'éclater.

Fasciné par l'artillerie, il demande à être muté dans cette arme. Le 4 août 1758, il est affecté au bataillon du Corps royal de l'artillerie de Cosnes-sur-Loire. Le 1^{er} janvier 1761, il est nommé sergent. En 1763, il est démobilisé et renvoyé dans ses foyers, son temps de 7 ans étant achevé.

C'est à cette époque que se situe l'incident de la carriole renversée

qui va modifier son destin.

Aux environs de Noël, la famille Laprun avait participé à une fête de famille aux environs de Bannes. Au retour, le père, un peu fatigué, avait confié les rênes à son fils, en lui recommandant la prudence. Il n'en tint aucun compte, mena la carriole et toute la famille au fossé, sans dommage heureusement. Le père, réveillé et furieux, se saisit du fouet et lui infligea une correction. Le fils planta là carriole et famille, et courut se rengager au bataillon d'Artillerie de Cosnes. Il était encore connu de tous. Ses chefs lui firent bon accueil et le reprirent avec son grade de sergent le 1^{er} janvier 1764. Le 4 octobre 1767, il est nommé garçon-major, avec le rang de lieutenant, et est affecté au régiment d'Artillerie d'Auxonne (dans l'actuelle Côte d'Or).

S'étant réconcilié avec ses parents, tous fiers de ses épaulettes d'officier, on le reverra souvent à Bannes. Il est demandé à différentes fêtes, et spécialement comme témoin aux mariages.

Il fait ensuite campagne contre l'Angleterre, c'est-à-dire sur les côtes de Bretagne (1778-1779). C'est là qu'il fait la connaissance, à Vannes, de Catherine Brusseau qui deviendra plus tard son épouse. La situation stagnait et le débarquement en Angleterre se révélait trop hasardeux.

À la suite de la victoire de Saratoga, remportée par le général Gates sur le général anglais Bourgoigne, le roi Louis XVI décide de soutenir officiellement et directement les « insurgents » d'Amérique contre les anglais. Il décida donc de transférer le corps expéditionnaire, des côtes de Bretagne sur l'Amérique. Le commandement dudit corps reste placé sous les ordres du colonel d'Aboville qui commande le Royal d'Artillerie d'Auxonne. Le lieutenant Laprun, qui appartenait au 2^e bataillon de ce régiment d'artillerie, fait partie des officiers choisis par Rochembeau pour être

Don et Signalement militaire	Détail des Services
Laprun (Pierre) Fils de Pierre et d'Antoinette Leridet le 16 th 1734 à Bannes (Morve) Mort à Vannes le 16 th Mars 1832	Entré au Service au bat ^{on} de milice de Châlons le 18 Janvier 1756. Passé au bat ^{on} de Blassière, le 11 Juin 1757. Incorporé au bat ^{on} de Cosne du Corps Royal de l'art ^{illerie} , le 4 Avril 1758. Sergent, le 1 ^{er} Janvier 1761. Garçon major avec rang de Lieutenant au Régiment d'Artillerie d'Auxonne, le 4-8 ^{me} 1764. Aide major, le 13 Juin 1782. Capitaine, le 13 Juin 1782. Chef de Bataillon, le 30 Août 1788. Sous Directeur d'Artillerie à Dunkerque, le 30 Août 1788. Chef de Brig ^{ade} Directeur d'artill ^{erie} à St Omer, le 12 ^{me} 1793. Général de Brigade Commandant l'artillerie de l'Armée de la Moselle, le 21 Janvier An 2. Général de Division commandant en chef l'artillerie de l'Armée des Ardennes et de 3 Divisions de celle du Nord. le 21 Février An 2. Employé à l'Armée de Rhin et Moselle, le 1 ^{er} Germinal An 3. Commandant provisoirement les 3 et 4 ^{es} Divisions Militaires, le 16 Messidor An 3. Commandant la 4 ^{me} Division militaire, le 10 Juin An 4. id les troupes dans le département du Rhin, le 20 Juin An 4. Commandant les places de Landau, le 3 Ventose An 4. id la 3 ^{me} Division militaire, le 24 Germinal An 4. A cessé ces fonctions, en exécution d'un arrêté, du 22 Juin An 6. mis en l'état de réforme par arrêté, du 1 ^{er} Mars An 6. Retraité par Arrêté du 1 ^{er} Juin An 8. --- Compagnies de 1754 et 1762, Allemagne; = 1778, 1779, Côtes de Bretagne; 1780, 1781, 1782, 1783, Amérique; 1792 Armée du Nord; 1793, Belgique, Défense de Dunkerque; = An 2, Armées des Ardennes, de la Moselle et du Nord; = An 3 et 4, Armées de Rhin et Moselle et de Sambre et Meuse;

*Etats des services du général Pierre Laprun
(copie du 17 mai 1904 d'après les «registres,
matricules et documents déposés aux archives de la guerre»)*

de l'expédition. Il choisira aussi beaucoup d'anciens officiers qu'il a connus antérieurement, parmi lesquels les noms les plus glorieux de l'aristocratie française. Quel honneur pour notre lieutenant sorti du rang !

Le gros du corps expéditionnaire comprend l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie (sans les chevaux car on les achètera sur place), le génie, les corps d'ouvriers à bois, à fer, maréchaux-ferrands, les moyens chirurgicaux et de pharmacie, soit 1500 hommes environ, embarque avec Rochembeau le 17 avril 1780, sur 33 bâtiments dont 8 vaisseaux de ligne et 2 frégates. Le convoi, sous les ordres de l'amiral de Ternay, se regroupe devant Brest, mais faute de vent, il ne pourra partir que le 2 mai 1780.

Entre-temps, les espions anglais ont prévenu leur pays, et les ordres sont donnés pour que la flotte soit attaquée et harcelée tout au long



*Plaque commémorative
sur la maison natale de Pierre Laprun*

du trajet. L'amiral de Ternay, qui en avait été averti, part de nuit et choisit un itinéraire détourné, passant par les Bermudes.

Le 20 juin 1780, au passage des Bermudes où ils comptaient faire escale si possible, les embarcations sont prises à partie par une flotte anglaise de cinq navires de ligne et une frégate, qui engagent le combat à la limite de portée des canons. Les artilleurs embarqués participent au combat et au service

des pièces. La nuit venue, la flotte française réussit à s'échapper, et après un changement de cap, remonte vers le Nord-Ouest et se dirige vers Newport (Rhode-Island), car le débarquement au Sud de New-York se révèle impossible. Ils débarquent donc à Newport le 11 juin 1780, après une pénible traversée de 72 jours. Chose remarquable pour l'époque, les liaisons (soit par émissaires, estafettes, courrier, pigeons-voyageurs ou frégates rapides), malgré la diversité et la grande dispersion des troupes, ont toujours été assurées entre le roi de France, Washington, Rochembeau, Lafayette et De Grasse.

Lafayette avait précédé Rochembeau pour informer Washington de l'arrivée du corps expéditionnaire français et la préparer (logement, cantonnement, vivres et achats de chevaux). Si Washington fut ravi, il n'en fut pas de même des populations rurales qui accueillirent les français sans enthousiasme et en leur faisant tout payer au prix fort ! Il faudra attendre la victoire de Yorktown pour que la situation s'améliore !

Le général anglais Cornwallis, qui s'était imprudemment laissé enfermer par Lafayette entre l'embouchure des rivières James et York,

ne s'en inquiète pas outre mesure, son chef, le général Clinton, basé à New-York, lui ayant promis de lui envoyer des renforts par mer.

Profitant de cette circonstance, le général Washington décide de porter son effort sur Yorktown, où Cornwallis, son état-major et la plus grande partie de ses troupes se sont retranchés. Il possédait aussi une petite garnison à Gloucester, sur l'autre rive de la York River, en face de Yorktown. Grâce aux bonnes liaisons dont nous avons déjà parlé, Washington décide donc de fixer un rendez-vous à De Grasse et Rochembeau qui se trouvait toujours à Rhode Island avec ses troupes à l'embouchure de la Chesapeake. Le 12 mai 1781, Rochembeau entreprit aussitôt une longue marche « discrète » en terrain difficile, vers le Sud, pour rejoindre Washington et Lafayette, tout en passant par Philadelphie, pour remonter le moral des américains, lassés de la guerre et qui commençait à faiblir !

Il ne laissait derrière lui qu'un faible plastron remuant pour laisser croire au général Clinton à la présence des français, et l'inciter à ne pas réduire les effectifs de la garnison de New-York qu'il aurait pu envoyer à Cornwallis.

Raconter en détail la bataille de Yorktown serait une autre histoire. Toujours est-il que grâce à la bonne coordination, De Grasse arriva sur l'embouchure de la Chesapeake avec 3250 hommes de renfort qu'il était allé chercher à Saint-Domingue prêtés par le gouverneur, M. de Lilliencourt, ainsi que les navires et vivres nécessaires pour le transport. C'était le 31 août 1781. Il débarque ses troupes au Fort Georges, à l'entrée de la James River. Aussitôt, il entreprit de nettoyer la baie de la Chesapeake de tout navire anglais et en ferma l'entrée, entre le Cap Henry et le Cap Charles, avec sa flotte déployée en ligne, coupant aux anglais toute possibilité de s'évader ou de recevoir des renforts par mer.

Une flotte se présenta bien à l'entrée de la Chesapeake mais De Grasse réussit à la mettre en fuite. Le siège de Yorktown étant assuré, l'attaque fut déclenchée le 10 octobre 1781. Après neuf jours de combat, le général anglais Cornwallis, voyant la situation sans issue et pour éviter des pertes humaines inutiles, décida de se rendre à Rochembeau, représentant officiel du roi de France. Il considérait comme déshonorant de se rendre à Washington, le chef des « insurgents ».

Rochembeau se tourna donc vers Washington et indique que c'est à lui qu'il devait se rendre. La reddition eut lieu le 19 octobre 1781. Les français laissaient sur le terrain environ 350 soldats et 312 marins. Leurs noms sont gravés sur le monument commémoratif érigé en 1981 pour le bicentenaire de la bataille de Yorktown et inauguré par l'ambassadeur de France en octobre 1982.

La France avait dépensé pour cette opération plus d'un milliard et demi de livres.

Mais sur le coup on était tout à la joie d'avoir une revanche de la Guerre de Sept Ans, et d'effacer le traité de Paris qui nous enlevait presque toutes nos colonies.



Réunion familiale devant la maison natale de Pierre Laprun

À la suite de la bataille de Yorktown, notre ancêtre fut nommé capitaine par Rochembeau, en récompense de son efficacité et de sa bonne conduite au feu. En 1783, il fut décoré de l'Ordre Royal de Saint Louis.

Rentré en France avec les « fièvres », il est soigné pendant de longs mois au cours desquels il fonde une famille et le 10 juillet 1789, il a la joie de voir naître le jeune Pierre, futur capitaine sous Napoléon, qui servira brillamment à l'Armée d'Espagne.

Notre aïeul fut très affecté par le déclenchement de la Révolution française et des désordres qu'elle engendra dans tout le pays particulièrement dans l'armée.

L'invasion des frontières par les coalisés créa un sursaut de patriotisme. Dans l'administration, dans l'armée, il y avait des places à prendre pour tous ceux qui voulaient maintenir l'ordre dans le pays. Notre ancêtre reprit donc du service et fut nommé chef de bataillon le 10 août 1789.

Il partit pour l'Armée du Nord contre les anglais, comme sous-directeur de l'artillerie à Dunkerque. Nommé colonel, il assura les fonctions de chef de brigade, directeur de l'artillerie de Saint-Omer le 12 septembre 1793.

Nommé général de brigade le 9 février 1794, il prend le commandement de l'artillerie de la Moselle, destinée à appuyer fortement le corps des « volontaires » levé par la Convention pour défendre les frontières attaquées par les émigrés et leurs alliés.

Le 10 mai 1794, il est promu général de division et prend le commandement en chef de l'Armée des Ardennes et du Nord, puis des Armées du Rhin et Moselle, puis celui des armées de Sambre et Meuse.

Le 20 février 1796, il est nommé gouverneur de Landau. Là, il a l'occasion de reprendre contact avec les émigrés, parmi lesquels il

conserve d'anciennes amitiés.

Le Directoire ayant ramené un peu d'ordre dans le pays, la sécurité des frontières étant assurée, le général Laprun cherche à convaincre les émigrés de faire leur soumission et de rentrer au pays, tout en proposant à ceux qu'il connaissait de plaider leur cause.

Sa démarche fut mal ressentie en haut lieu où on l'accusa de complot monarchiste.

On le releva du commandement de la place de Landau le 13 avril 1796, en le réduisant au commandement de la 3^e division militaire

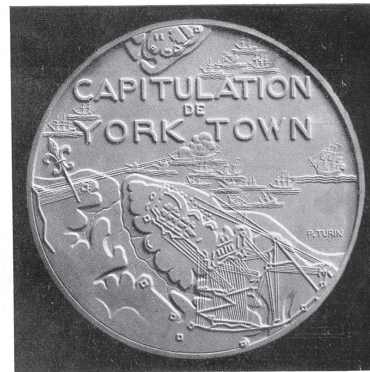
de Metz, en attendant qu'il soit statué sur son sort.

Le 12 février 1797, le Directoire, dirigé à cette date par Reubel, Barras, La Reveillère-Lépeaux et Lazare Carnot, rend un arrêté mettant fin à ses fonctions, sans pension. Finalement Carnot lui rend raison et, le 23 octobre 1799, il est mis à la retraite avec pension complète. Retiré à Vaux-les-Metz où il possède une maison, il est nommé maire par le préfet en 1806 et le restera jusqu'en 1809. Il décèdera le 16 mars 1822 à l'âge de 85 ans.



*Marche de l'armée française de Newport à Yorktown
et trajet suivi par l'escadre du comte de Barras*

Récit de Charles-Maurice Laprun, un de ses descendants, rédigé par Daniel Laprun de Fère-Champenoise, membre de l'association « Mémoire Fertonne ».



Avers et revers de la médaille commémorative de la prise de Yorktown éditée par la Monnaie de Paris (P. Turin, graveur)



Dessiné par le Barbier, Peintre du Roi.

Gravé par Godefroy, de l'Académie, I. et R. de Vienne, etc.

REDDITION DE L'ARMÉE DU LORD CORNWALIS

*Reddition de l'armée de Lord Cornwallis après la bataille de Yorktown.
Dessin de Barbier, XIX^e siècle*

L'explosion de 1957 en gare de Sézanne (cinquantième anniversaire)

par Albert MATHIEU
introduction de René GUYOT

Introduction

Le 09 janvier 1957 plusieurs explosions plongent Sézanne dans l'obscurité. L'événement fait trois morts et des dégâts considérables.

Le 10 janvier 2007 nous commémorons le cinquantième anniversaire de cette tragédie. L'idée, partie du groupe d'histoire locale SEZANNIA, incluait une rencontre publique (dans le cadre du cycle de conférences de l'association) avec des témoins. Au premier rang de ceux-ci, le Père Albert Mathieu, à l'époque curé de Broyes et aumônier de la base militaire d'Allemand. Car c'est lui, avec d'autres, qui a pris une part significative dans l'organisation des secours. C'est lui aussi, en tant que prêtre, qui a eu la lourde tâche de diriger le convoi funèbre à Sézanne, et celle encore plus pénible de procéder à l'enterrement, dans l'Ain, d'un soldat. Témoin et acteur, le Père Albert Mathieu a accepté de produire son exposé sous forme écrite et autorisé sa parution dans la revue locale. Nous l'en remercions. Son exposé a été conforté par les récits d'autres personnes qui se sont exprimées dans la salle de réunion de la Maison des Sports. Là l'équipe de SEZANNIA avait couvert recto-verso quatre panneaux pour une exposition de documents : journaux d'époque (y compris éditions nationales) et surtout photographies. La trop



doc. 1 Commémoration des événements de 1957 ; dépôt de gerbe et allumage des flammes pour les victimes militaires, en présence et avec l'intervention des personnalités



doc. 2 La conférence a rassemblé un grand nombre d'auditeurs, très attentifs aux récits des souvenirs



doc. 3 Avec les témoins qui ont raconté ce qu'ils ont vécu ce 11 janvier 1957, Pierre Bregnion qui a participé au décrochement des wagons

forte affluence n'a pas permis aux auditeurs de profiter de l'exposition. Avec SEZANNIA, le Centre d'Étude du Pays Sézannais envisage de renouveler cette exposition, du samedi 22 septembre jusqu'au 30 septembre 2007 à l'Ancien Collège. La journée de commémoration du 10 janvier 2007 avait commencé par un dépôt de gerbe sur l'ancien quai militaire de la gare, devant la plaque où sont gravés les noms des trois victimes. Trois flammes vives leur ont rendu hommage, après une brève allocution du Père Mathieu. Étaient présents Monsieur Philippe Bonnotte maire de Sézanne, ses adjoints Mesdames Veltz et Lecouturier et Monsieur Jean Agrapart, ainsi que des conseillers municipaux ; des anciens combattants suivis du président de leur association (ACPG-CATM) Monsieur Bernard Obara ; une délégation de l'Unité de Stockage de Munitions (ESMU) d'Allemant emmenée par le lieutenant Fabrice Kerviel, et divers autres représentants d'institutions.

À l'issue de cette cérémonie, une messe a été dite en la chapelle de l'hôpital par les prêtres Didier Berthion, Blanchard, Desloges, accompagnés du Père Albert Mathieu.

Pour la compréhension de la suite, nous présentons une rapide chrono-

nologie, rapportée par la presse. Ce 09 janvier 1957, ainsi qu'à l'habitude, des soldats de la base d'Allemant (stockage de munitions) déchargent cinq wagons qui contiennent des obus et des rockets.

- Première explosion à 16 heures 50.
- Seconde explosion à 17 heures



doc. 4 Plus que les habitations alentour, les bâtiments de la gare ont souffert des trois explosions successives



doc. 5 La voie ferrée, sur le site, n'est plus praticable

30 plus forte que la précédente.

- Troisième explosion à 17 heures 48 plus violente encore, qui mettait la ville entière dans l'obscurité. Monsieur Adnot propriétaire du café de l'Est situé en face de la gare a vu sa vitrine voler en éclats à la première explosion ; les fondations de la maison trembler à la seconde déflagration ; et s'effondrer le toit au troisième choc (d'après l'Union du 10.01.1957).

Une triple explosion

Le début de l'année 1957 avait été aussi joyeux que d'habitude malgré les inquiétudes qui existaient en filigrane dans beaucoup de familles françaises quand des jeunes gens étaient partis en Algérie pour une guerre qui ne voulait pas vraiment dire son nom. Le conflit commencé le premier novembre 1954 avait pris davantage d'ampleur et personne à ce moment-là ne pouvait entrevoir de véritables solutions.

Le soir du 09 janvier 1957, alors que la nuit commençait à tomber, alors que la température tournait autour de -5°C ou -6°C , les habitants de Sézanne se préparaient à vivre l'habituelle soirée. Tout au long de la journée, les militaires du dépôt de munitions d'Allemant avaient transporté des armes vers la gare pour un chargement à destination de l'Algérie. C'était un spectacle devenu banal pour les habitants de Broyes et de Sézanne, et personne n'évaluait les risques de ces manipulations.

Peu après 17 heures, alors que l'opération allait s'achever et que le sergent de service arrivait de la gare avec la pince à plomber le dernier wagon, celui-ci, soudainement, a explosé. Le bruit a été entendu à 8 ou 10 kilomètres autour de Sézanne. On imagine facilement la panique et l'inorganisation des premiers secours alors qu'il n'y avait eu aucun signe précurseur. Dès cet instant le feu a pris à ce



doc. 6 Des wagons éventrés, le long des quais, ont subi aussi le souffle des explosions



doc. 7 Les bâtiments de la gare ont leurs toitures très fortement endommagées

dernier wagon et 20 minutes plus tard il y eut une seconde explosion quatre fois plus importante que la première.

Étant curé de Broyes, j'étais aussi aumônier des militaires d'Allemant. J'y avais vu en 1951 une trentaine d'appelés, et à partir de 1954 la présence de 130 militaires, ce qui avait provoqué la construc-

tion d'une véritable caserne. Intrigué déjà par la première explosion, j'ai vu passer dans la rue un premier camion de militaires et après la seconde, un autre véhicule que j'ai pu arrêter... « Qu'est-ce que vous avez chargé aujourd'hui ? ». – « Des roquettes et des têtes de roquettes ». C'était suffisant pour imaginer le désastre. J'ai sauté dans

ma 2CV (576 BU 51) et finalement j'ai rattrapé le deuxième véhicule à l'entrée de Sézanne. Et nous nous sommes retrouvés dans la rue Notre Dame à la hauteur du restaurant « La Croix d'Or ». Je trouve là le sergent du premier camion avec ses hommes et je lui demande quelques explications. On ignore à ce moment-là le nombre des blessés et celui d'éventuelles victimes. Chacun espère les voir réapparaître tôt ou tard. Au fur et à mesure que le temps passe, les espérances s'effacent. La plupart des habitants du quartier ont quitté leurs maisons en empruntant les chemins qui les conduisent le plus loin du danger ; certains vers Retortat ; d'autres vers la route de Vindey ; d'autres vers la route de Fère-Champenoise, etc... Ceux qui ne voulaient pas partir ont été décidés par la seconde explosion. Les militaires en barrage dans la rue Notre Dame avaient des difficultés non pas avec les gens qui se sauvaient, mais avec les curieux qui, venant du centre, voulaient voir de près ce qui se passait.

Je me suis mis dans le milieu de la rue et j'ai poussé vraiment une vive protestation : « Il y a bien assez de difficultés comme cela, il ne faut pas aller au-devant du danger. Rentrez chez vous et ne bougez plus ». Dix secondes plus tard, une autre explosion a souligné mes paroles. Les tuiles tombaient, les carreaux aussi et en moins d'une minute, la centaine de personnes qui se trouvaient là, avait disparu. On espérait toujours d'autres nouvelles et aussi des consignes venant de l'autorité militaire par la voix du dépôt d'Allemant et il n'y avait toujours rien. Intrigué, je repris ma voiture et je suis remonté à la caserne d'Allemant. Il était 19h – 19h 30. J'ai trouvé le capitaine dans son bureau, écroulé, en larmes, et répétant : « Je ne sais pas ce qu'il faut faire, je n'ai pas d'officier de détail », puis il retombait dans ses lamentations alcoolisées



doc. 8 Dans ces bâtiments, les cloisons ont été détruites, et les poutrelles des charpentes sont tordues



A travers les rues de la ville plongée dans l'obscurité, les habitants fuient le quartier sinistré. La menace de nouvelles explosions pèsera sur la ville toute la nuit et tout le périmètre dangereux a dû être évacué (Photo André Vanderaa)

doc. 9 Un journaliste de l'Union a saisi le départ de certains riverains fuyant le quartier en hâte

et il était impossible d'en sortir la moindre indication. Du coup j'ai interpellé les sergents et autres en leur disant : « Qu'est-ce que vous avez fait ? ». - « Rien, on attend les ordres ». - « Des ordres vous n'en n'aurez plus aujourd'hui, il ne faut pas y compter. Je prends la responsabilité de ce que vous allez faire : vous envoyez un message à la Région (Longvic-Dijon) et au ministère de l'Air, boulevard Victor, à Paris, et s'il y a la moindre difficulté, vous me mettez cela sur le dos, et si l'on vous fait des ennuis plus tard, je m'engage à aller au ministère de l'Air et de parler à l'autorité supérieure ».

Après cela il a fallu trouver le moyen de joindre le Secours Catholique et la Croix Rouge. J'ai pu avoir un responsable du Secours Catholique et j'ai dit qu'il fallait surtout du matériel de couchage, peut-être un peu de ravitaillement de première urgence, et que les médicaments n'étaient pas de première nécessité. Ensuite, je suis retourné au barrage de la rue Notre Dame. Les explosions se poursuivaient encore et ont duré jusqu'au milieu de la nuit. Ensuite je suis reparti visiter les blessés qui étaient à l'hôpital, une trentaine, puis je me suis rendu à la mairie et au Prétoire, et là il y avait environ 200 personnes, désespérées, qui cherchaient un gîte pour la nuit ou qui se préparaient à organiser un campement sur place. Je suis rentré dans ma maison après une heure du matin. Le bilan était fort clair : trois disparus, l'ensemble des blessés dont un grièvement, et plusieurs centaines de gens dont les maisons avaient très fortement souffert.

Le lendemain matin, dès le point du jour, je suis revenu sur les lieux de l'explosion ; l'armée avait pris possession de la zone avec des barrières pratiquement infranchissables. Je n'avais presque plus rien à faire, au moins pour le moment, que de prier pour les victimes de tout genre.



doc. 10 Certains secours ont été récompensés officiellement.
Cela a été le cas pour le personnel de la SNCF

Les différentes cérémonies d'obsèques

Les services de sécurité de l'armée de l'Air ont entrepris une enquête très sérieuse sur l'identification des victimes et sur les causes de cette explosion. Le 15 janvier, les actes de décès ont été rédigés en mairie de Sézanne et signés du maire de l'époque, Fernand Doucet. J'avais souhaité une cérémonie de départ à l'église Saint Denis de Sézanne, mais les autorités militaires ne l'ont pas acceptée. C'est donc vers une certaine simplicité que cette cérémonie a eu lieu à la chapelle de l'hôpital, le 18 janvier 1957. Elle a été présidée par Monseigneur le chanoine Gabriel Bridet, aumônier général de l'armée de l'Air. Celui-ci, originaire de Chartres, avait fait son service militaire à Châlons-sur-Marne, avait fréquenté de très près Monseigneur Tissier et le futur Monseigneur Pierrard. Le 11 septembre 1955, il avait prêché à la cérémonie anniversaire de la première bataille de la Marne à Mondement. Après les honneurs militaires, devant le por-

tail de la chapelle, nous sommes partis en cortège par la rue Montebello et les rues Notre Dame et Jean Jaurès à destination de la gare. Trois wagons étaient préparés, un pour chaque victime : Camille Baleyrier de Luxey (Loire), Émile Berne de Hottonnes (Ain) et Henri Prisette de Feron (Nord). Ceux qui avaient payé de leur vie repartaient vers leur terre natale et leur famille.

Dès le 10 janvier au matin, un appel avait été lancé à toutes les entreprises de couverture du département pour un sauvetage d'urgence des maisons d'habitation, et certaines étaient à l'œuvre dès le milieu de la journée. Quelques familles ont pu récupérer leur maison assez vite. Mais certaines ont attendu jusqu'aux mois de mai et juin.

Le lundi 21 janvier, je suis venu à Châlons prendre le « Dijonnais » ; et j'ai attendu pendant plusieurs heures l'arrivée du train venant de Paris, en gare de Dijon. Peu avant quatre heures du matin, j'ai mis pied sur le quai de la gare de Culoz. Je fus la seule personne qui soit descendu du train. L'employé m'a

regardé comme un véritable phénomène en me disant : « Vous descendez là ? ». — « Oui ». — « Vous êtes bien sûr que vous descendez là ? ». — « Oui ». Il faisait -20°C. Le brave cheminot m'a demandé ce que j'allais faire. Et je lui ai expliqué pourquoi je me trouvais là. Il était très embêté parce que la salle d'attente n'était pas chauffée. Il a décidé de faire du feu. Je le verrai toute ma vie, arriver avec un journal, une poignée de petit bois et dix minutes plus tard, une minus-

cule pelle de charbon. Le poêle a daigné chauffer un petit peu, je me suis installé dessus et on s'est prêté notre chaleur mutuellement. Vers sept heures j'ai appelé un taxi qui m'a monté à Hotonnes, pour l'enterrement d'Émile Berne. Le jour pointait tout juste, le paysage était tout blanc et le thermomètre marquait -22°C. Je suis allé au presbytère où le curé du pays m'a accueilli chaleureusement. Je suis allé voir la famille. L'enterrement était à 10 heures. Il y avait une

délégation militaire et des copains du dépôt de munitions d'Allemant qui étaient en pleine désolation. J'ai eu des pensées aussi pour les deux autres camarades décédés. Les obsèques avaient lieu probablement au même moment.

Vers la fin janvier, j'ai reçu des autorités militaires, colonels et commandants, qui sont venus me remercier des diverses interventions du 09 janvier et autres.

À la fin de février, une autre délégation de la sûreté militaire est venue me confirmer après des semaines d'enquêtes, qu'il s'agissait bien d'un attentat et non d'un accident. Ils ont posé sur mon bureau trois crayons de graphite, l'un de 24 heures, un autre de 12 heures et le troisième de 6 heures. Ces crayons se consomment d'eux-mêmes. Ça ne fait ni flamme, ni bruit, ni rien de spectaculaire. Vraisemblablement, il s'agit d'un crayon de 12 heures qui aurait été mis sous le wagon vers 5 heures du matin puisque l'explosion s'est produite peu après 17 heures. Le train qui était mis en gare la veille n'était gardé qu'à partir du chargement des munitions. Ce qui laissait le champ libre toute la nuit précédente.

Il y avait quand même une psychose de l'attentat et il fallait éviter la panique de la population, d'où un silence trop prudent de l'armée.



doc. 11 *Le père Albert Mathieu, aumônier à Allemant et curé de Broyes mène le cortège, de la chapelle de l'hôpital vers la gare*



doc. 12 *Défilé du cortège dans les rues de Sézanne*

Deux séjours en Algérie

C'est à la suite des événements de Sézanne et de mes rencontres avec Gabriel Bridel, l'aumônier général que je suis allé deux années (1958 et 1960) faire un court séjour en Algérie. Il s'agissait d'assurer un mois de service afin que des aumôniers en place toute l'année puissent revenir un mois chez eux.

En 1958, je fus convoqué au ministère de l'Air, boulevard Victor à Paris. Après le parcours du com

battant, visite médicale, effectifs, habillement, etc j'ai embarqué en avion au Bourget. Arrivé à Alger vers 13 heures, le 02 août 1958, il nous a été proposé de faire un tour en jeep dans Alger. D'abord le front de mer et le port, la Casba et les grands boulevards. J'ai eu des pressentiments que l'Algérie, en tant que telle n'était pas tout à fait la France. Le lendemain, en gare d'Alger, il y avait de grandes discussions au sujet du train qui, la veille, avait sauté sur une mine. Personne n'a voulu monter dans le train de remplacement. J'ai découvert que c'était le plus sûr et j'ai fait le voyage tout seul d'Alger à Oran. À mon arrivée à Oran, j'ai été conduit à « la Sénia » qui est la base aérienne d'Oran. J'ai pris possession de la chapelle, de ses annexes et du logement de l'aumônier. Comme il faisait fort chaud, et après les fatigues du voyage, j'ai fait une courte sieste. Le téléphone a sonné, il y avait un attentat à l'hôpital militaire « Baudens » avec 17 morts. Quel cadeau d'arrivée. À « la Sénia » je disposais d'une voiture, d'un chauffeur et d'un garde du corps. J'avais la possibilité d'utiliser les avions des lignes intérieures plus que les hélicoptères. C'est ainsi que j'ai pu visiter Mascara, Mostaganem, Tlemcen, Arzew, Mescheria. Pour ce dernier voyage je me présente à l'heure dite au départ de l'avion. En attendant de monter je vois surgir du rang un sous-officier qui vient se planter devant moi, me salue : « Vous êtes bien le Père Mathieu de Sézanne ? ». – « Mais oui... Oh c'est toi ». Et dans la panique de ma tête je ne retrouve pas immédiatement le nom. Il s'agissait de Dominique Parquin, ancien élève du collège de Sézanne. Au même moment, j'entends appeler : « Le capitaine Mathieu ! ». Troublé par la rencontre que je venais de faire, je me suis demandé qui était ce personnage qui portait le même nom que moi. Après quelques se-

condes d'hésitation je réalise que j'étais concerné et que je n'étais pas encore habitué à un tel grade. En effet je n'ai jamais fait de service militaire étant de la classe de 1945 qui n'a jamais été convoquée par l'armée. Je demande à Dominique Parquin de se mettre près de moi dans l'avion. Quelques instants plus tard il me dit : « J'ai quelque chose d'important à vous annoncer ». J'attendais : « Je vais me marier ». Et non ! Voilà la déclaration : « J'ai un engagement de

trois ans qui se termine le premier février 1959. J'ai réfléchi. Je suis décidé à entrer au séminaire et à devenir prêtre ». C'est bien la seule fois de ma vie que j'ai eu une telle communication et surtout en avion et ce n'était pas des paroles en l'air. Nous nous sommes retrouvés le soir et le lendemain. J'ai reçu avant la fin de l'année deux lettres, et le 15 janvier 1959, hélas comme beaucoup d'autres, il a laissé sa vie, et le rendez-vous finalement a été l'enterrement à Coulommiers, le 15 février 1959.



doc. 13 Port des gerbes devant le convoi funèbre



doc. 14 Le cortège et la voiture funéraire, suivis d'un peloton de soldats

En 1960 j'ai renouvelé un séjour en Algérie. Comme la première fois : mobilisation au ministère de l'Air et voyage Le Bourget - Alger-Batna. En 24 mois la situation s'était très nettement compliquée. Je note un souvenir. Le 13 juillet 1960 au soir vers 19 heures, on annonce que toute la garnison était consignée. Au repas on fait savoir qu'il y aurait projection d'un film sur un bout de piste. Il fallait prendre place entre deux camions, l'un ayant l'appareil de cinéma et l'autre l'écran. C'était un western américain classique et au moment de l'attaque de la diligence, oh miracle, il y avait de vrais trous qui se faisaient dans l'écran. Alerte générale. Tant et si bien que l'on n'a pas su la fin du film !

Je me souviens aussi être parti pour Biskra, conduit dans un petit avion, avec le pilote, et derrière lui, je faisais le radio. Ma première journée à Biskra a été très agréable, mais le soir j'ai eu des maux de tête et des vertiges. La nuit a plutôt été mauvaise. J'ai appelé un infirmier qui m'a demandé : « Quand êtes-vous arrivé ? ». — « Hier, fin de matinée ». — « Mais c'est normal ! À Batna vous étiez à 1200 mètres d'altitude, et ici vous êtes à – 25 mètres en dessous du niveau de la mer ». C'est à Biskra que j'ai rencontré un sézannais, un fils Cruel. Je le vois encore assis sur son lit et se mettant à pleurer à mon apparition. Après une station de plusieurs jours à Biskra où j'ai subi une tempête de sable de plus de 24 heures, je suis parti en convoi pour Kemchela. J'étais au milieu d'une file de 15 véhicules et j'ai vu défiler sous mes yeux les extraordinaires ruines romaines de Timgad. De Kemchela je suis venu à Telerghma (à l'aérodrome de Constantine) pour le retour vers Paris.

Autre catastrophe militaire dans le sézannais

En été 1957 j'ai été convoqué par l'autorité militaire pour des manœuvres de l'OTAN sur la base de Marigny. Le 07 août, ayant participé aux activités le matin, une dizaine d'officiers m'invitent à partager le repas au restaurant de Gaye. Vers 14 heures 30 – 15 heures, trois d'entre eux disent : « Nous allons vous quitter, il nous faut regagner Dijon ». Je suis sorti du repas en même temps qu'eux. Après une poignée de mains, salutations, et le tout très joyeux. Vers 17 heures le téléphone a sonné et j'ai appris que l'avion était venu survoler le restaurant, avait raccroché une antenne de télévision et s'était écrasé un peu plus loin. Je suis venu à l'hôpital de Sézanne ; les trois militaires étaient affreusement mutilés. Les trois victimes étaient Jean Pierre Boulandon, Bernard Testu et Bernard Vayer. Le soir même il a fallu les mettre en bière. Je vois encore à l'hôpital de Sézanne Léon Perthuis entrain de souder les trois cercueils.

Il faut aussi noter l'accident du capitaine Pierre Bacle qui s'est tué en voiture le 14 octobre 1959 au lieu-dit « Le Pont des Cosaques » (embranchement de l'ancienne route nationale et de l'actuelle 4 voies en direction de Mœurs). Il était commandant de la base militaire d'Allemant.

Je ne peux terminer sans évoquer un autre souvenir qui touche aussi le monde militaire. En 1951, à la mi-juillet j'ai été appelé à l'hôpital de Sézanne pour un accident survenu à la sortie de Sézanne, route de Fère-Champenoise au lieu-dit « La Justice ». Il s'agissait de Made-moiselle Françoise Maginot, fille unique d'André Maginot, ministre de la guerre avant 1939. La ligne de défense qui a été conduite sous son administration est connue de tous les français. La victime avait perdu connaissance. Je me suis ap-

proché d'elle. Elle s'est raccrochée à l'un de mes bras, s'est relevée dans le lit, a poussé un grand cri et est retombée, morte. Elle est enterrée au centre du cimetière de Revigny-sur-Ornain.

Je confie tous ces souvenirs à la « mémoire sézannaise ». Elle en fera l'usage qu'elle jugera utile. Nous avons tous ensemble essayé de marquer ce cinquantième anniversaire du 09 janvier 1957 avec ses victimes et ses ruines matérielles. S'il y a dans l'assemblée de ce soir, des jeunes de 20 ou 30 ans, je souhaite qu'ils puissent marquer le centenaire. Pour ma part, il n'en est pas question.

La mémoire personnelle et collective est toujours un gisement précieux qui s'exploite avec ardeur pour être transmise à ceux qui sont les héritiers d'un siècle ou plus, et aussi plus largement, dans la culture de l'histoire.

Des sézannais se souviennent et témoignent...

Écrit et propos recueillis par Jacqueline TOUCHAIS- YANCA

Monsieur Serge Mauvais

«J'étais chauffeur à la scierie de Monsieur François Fossoyeux, (garage Citroën actuel), juste en face de la gare. On avait chargé un wagon de planches qui faisait partie du convoi avec les wagons de munitions. On avait passé toute la journée avec les soldats. On a donc été tout de suite sur les lieux et là on a vu le train défoncé et un soldat projeté sur un wagon, gisant à plat ventre. Les autres soldats voulaient aller le chercher, certains pleuraient, mais on les a retenus, ne sachant pas trop si d'autres explosions allaient avoir lieu. C'est alors que Monsieur Pierre Bregnion, employé à la SNCF, a décroché les autres wagons, mais on n'a pas réussi à les tirer pour les éloigner.»

Monsieur Jacques Lemaire : *«En me rendant à l'hôpital pour donner mon sang, j'ai trouvé un morceau de wagon, rue Montebello.»*



doc. 15 Serge Mauvais

Monsieur Simon Makolondra

Mercredi 9 janvier 1957

Il allait bientôt être cinq heures du soir. Nous nous préparions à noter nos devoirs et nos leçons pour vendredi. Tout à coup, la classe fut secouée, les fenêtres tremblèrent comme si la foudre était tombée sur l'école. Les lumières clignotèrent puis finirent par s'éteindre. Dans la classe devenue sombre, nous préparâmes nos cartables en attendant le moment de la sortie. La sirène appelant les pompiers se fit entendre, puis peu après, on entendit les véhicules de secours. Les maîtres et les maîtresses se doutant que quelque chose de grave venait de se produire, ne nous ont pas autorisés à quitter l'école. Au bout d'un moment, après dix sept heures, tout paraissait calme, nous fûmes accompagnés vers la sortie. Habitant de l'autre côté de la gare, nous partîmes à plusieurs copains par la rue Linot-Collot. La rue était sombre et nous entendions au loin des bruits de moteur de véhicules semblant se diriger vers la gare. Arrivés au carrefour de la rue de Verdun (actuelle) et à hauteur de la scierie de Monsieur Royer, la rue fut soudainement éclairée par une colonne rouge et orange parsemée de points jaunes. Cette colonne atteignait une centaine de mètres de hauteur. Presque aussitôt, retentit un bruit énorme. Nous nous plaquâmes contre le mur qui était à notre gauche. Dans le calme relatif qui suivit l'explosion, nous entendîmes des bruits sur les toitures des environs comme une chute de grêlons épars.

Nous décidâmes de nous remettre en route une fois le calme revenu. Arrivés au grand carrefour de la route de Fère-Champenoise, la route était barrée par des gendarmes et des pompiers qui nous ont dit de repartir à l'école. Nous leur avons dit que nous habitions de l'autre côté de la gare et que nous voulions rentrer chez nous. Ils nous ont dit que la situation était trop dangereuse. Nous reprîmes le chemin de l'école et au niveau de la ruelle Notre-Dame, nous décidâmes de rejoindre la rue principale.

Dans la rue Notre-Dame, un pompier en nous voyant décida de nous faire entrer dans un magasin d'alimentation à côté du garage Richard. A



doc. 16 Simon Makolondra

peine entrés dans le magasin, une nouvelle explosion secoua la ville. Les murs tremblaient, la vitrine du bureau du garage vola en éclats dans un grand bruit de verre cassé. Le pompier qui s'était mis à l'abri, sortit en interdisant à quiconque de sortir dans la rue. Le magasin éclairé par des bougies, était occupé par des gens qui n'étaient pas très rassurés, nous les enfants encore moins.

Nous commençons à trouver le temps long. Enfin vers 20 heures, mon père entra dans le magasin. Il me fit sortir. Sur le trottoir, on marchait sur des débris divers, surtout du verre brisé. Nous rentrâmes à la maison en faisant un vaste détour pour éviter la gare : par la rue de Vindey, les anciennes casernes, le pont enjambant la voie de chemin de fer, contournement de l'usine Labesse, puis à travers champs pour rejoindre la route de Troyes. En cours de route, mon père expliqua ce qui s'était passé. Arrivés à la maison, surprise, plus de carreaux aux fenêtres. Ma mère avait ressorti la lampe à pétrole, le repas du soir fut rapide, le sommeil léger, on redoutait encore les explosions. Le lendemain, je passais la journée à la ferme de Retortat.

Simon Makolondra

Monsieur Jacky Locufier

«J'avais 11 ans et je sortais de l'école. Je rentrais chez moi, à la cité Pignard, rue Aristide Briand. Arrivé près de la gare, j'ai vu plein d'étincelles dans le ciel, comme une mitrailleuse. Je me suis abrité derrière les arbres de l'avenue de la gare, à la hauteur du café. Il y avait beaucoup de fumée. A la deuxième explosion, j'étais en face de la ferme Cruel (Magasin Brico actuel). Le commis rentrait en charrette avec le cheval. Le cheval est tombé sur le flanc, mort, l'ouvrier a dû être amputé de la jambe. Cela m'a beaucoup marqué.

Un morceau de rail avait atterri dans notre jardin après avoir rebondi sur le mur. Il y avait des impacts dans la ferme Danton et deux ans après on a retrouvé un obus dans la ferme Nicolle.»



doc. 18 Jacky Locufier

Monsieur Serge Finck

«J'avais 20 ans. Je travaillais aux Ponts et Chaussées, rue Haute et je rentrais chez mes parents, qui habitaient une maison appartenant à la SNCF, juste après le passage à niveau en direction de Retortat. Sur mon chemin, je déposais le courrier à la poste. La première explosion a eu lieu vers 17h05, et le courant a été coupé. J'ai rencontré un premier barrage de militaires à la hauteur du marchand de journaux Badée. Mes sœurs avaient été stoppées à la hauteur de l'épicerie de Monsieur Gibert sur la place de la République. Elles ont été hébergées chez des amis. Les militaires étaient assez nerveux et gardaient la ville plongée dans le noir. J'ai réussi à rentrer chez moi par le chemin qui passait entre la ferme Nicolle et Cruel pour aboutir à la hauteur des casernes devant le Leader Price actuel. J'ai retrouvé mes parents, mon père avait réussi à rentrer de la gare de Villenauxe où il travaillait et d'où il avait vu la lueur. Notre maison avait été protégée par les bâtiments de la gare, mais il y avait des éclats de verre partout, surtout sur le piano et le poste de radio. On a pu dormir chez nous, mais le quartier était désert. Le dimanche suivant, il y avait foule, les gens venaient voir en curieux.»

Madame Françoise Bellanger

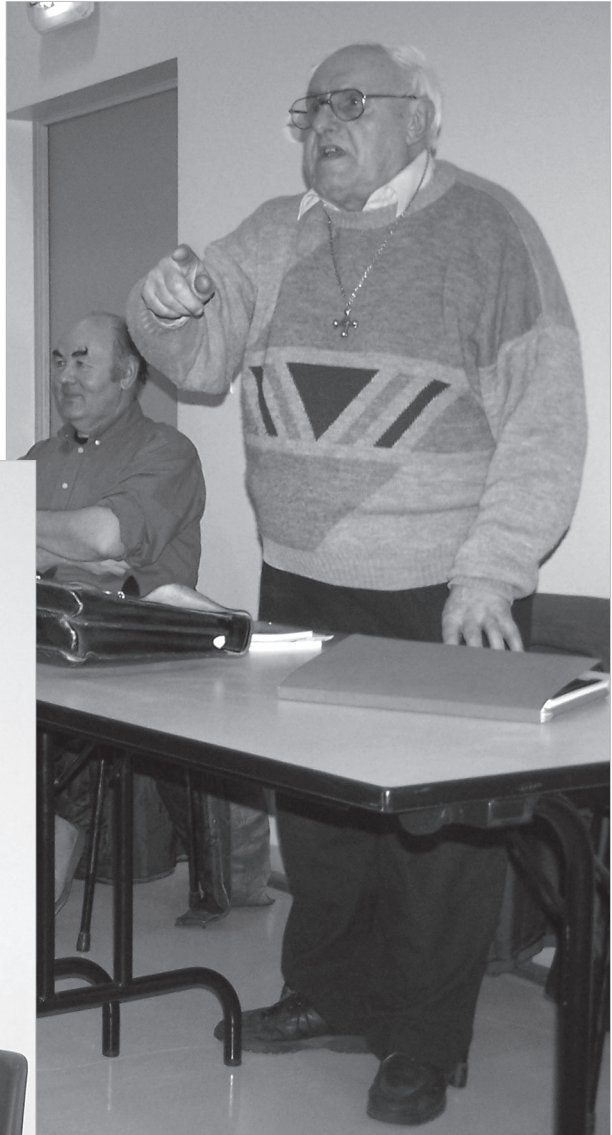
«J'étais infirmière stagiaire à l'hôpital. Après la première explosion, le chirurgien a demandé d'ouvrir toutes les fenêtres et de nous tenir prêtes. Les blessés sont arrivés, certains étaient vraiment sous le choc. On nous avait scindé en deux groupes. Un pour les petits soins, dont beaucoup de coupures, l'autre pour les grands blessés, surtout parmi les pompiers et un ouvrier agricole qui avait dû être amputé. Ensuite beaucoup de gens sont arrivés, en curieux, mais aussi à la recherche de famille ou d'amis pas encore rentrés chez eux. La journée a été longue, on a fini très tard. Mais on était dans le feu de l'action. Ce n'est que le lendemain, que l'on a vraiment réalisé ce qui c'était passé.»



doc. 17 Serge Finck



doc. 19 *Françoise Bellanger*



doc. 20 *Albert Mathieu*

Poésies

par Georges Valiadis

L'apogée du vide

*Dans les heures pointées aux aiguilles d'école,
Il était engrenage et maillon de cafard.
C'est vrai qu'il est écrit -Sa tête batifole-
Dans un de ses cahiers retrouvé par hasard.*

*Le jeune adolescent vidant son écritoire,
Tous les mots ne pesaient, qu'un infime du mot.
Mettre tout l'alphabet dans un trou de mémoire
Et chercher l'absolu : il n'a pas de jumeau.*

*Alors il a cherché, l'unique majuscule,
Cet embryon cosmique et son mode d'emploi.
Sur l'horloge des jours, il retarde, il bascule,
La vie s'accroche encor à quelques autres fois.*

*Affabulant toujours dans sa tête de gosse,
Bien sûr qu'il y croyait au festin de l'éclat.
Mais du ciel aux enfers il a roulé sa bosse
Et par monts et par vaux, n'a mangé que ses pas.*

*Auteur gavé d'ennui, affamé d'un sourire,
En ne goûtant les fruits que des belles -Tu viens ?
Tous ses alexandrins étaient de pire en pire.
Sans brûler d'un amour, on s'éteint... on s'éteint.*

Georges Valiadis

Dès Potron-Minet

*Doucement, j'ai fermé, de mon rêve l'enclos.
Le mur avait le blanc d'une page sans mot,
Le portail était d'encre et sentait bon la phrase.
Celle où chacun promet de faire table rase,
Celle où l'amour encor, s'écrit à quatre mains.
Mais toi dans l'absolu et moi chez les humains,
Nous ne saurons jamais, en écriture lune,
Demander aux rayons, vingt quatre communes.*

*Comment glaner le temps et faire à l'unisson,
Des aiguilles tombées, l'archétype moisson.*

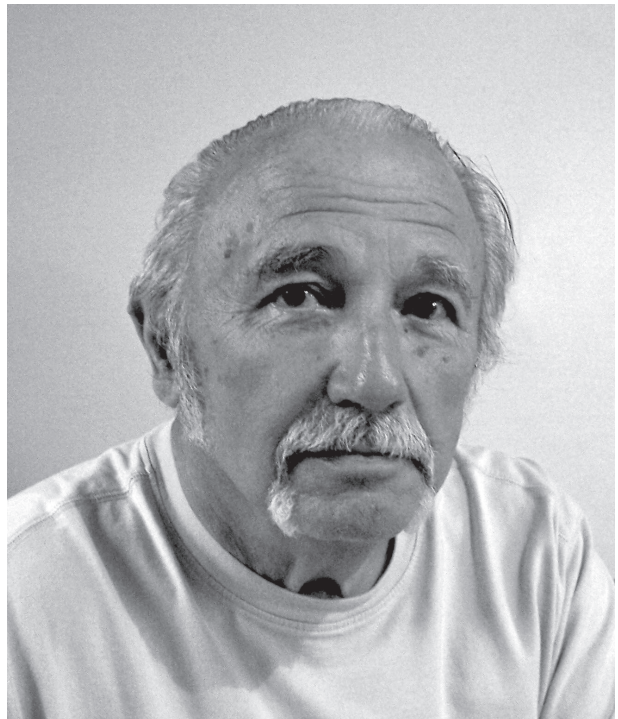
*Soleil, à ton pouvoir, ajoute une sourdine.
Oblige un démon fou à ne sonner matines.
Toute la nuit durant, mon cœur est au jardin,
Où la rose est de chair à l'image des seins.*

*J'eusse aimé mettre un peu, cette fleur à ma bouche !
Mais vient le petit jour et sa gomme farouche.*

En attendant le soir, sans remise à zéro,

Doucement, j'ai fermé, de mon rêve l'enclos.

Georges Valiadis



Parfums péninsulaires...



par Danièle CERCELLIER

Parfums péninsulaires ou les tribulations d'un champenois en Indochine. Albert Aveline. Commenté et annoté par Patrick Aveline. Les Éditions Christian. Paris. 2006

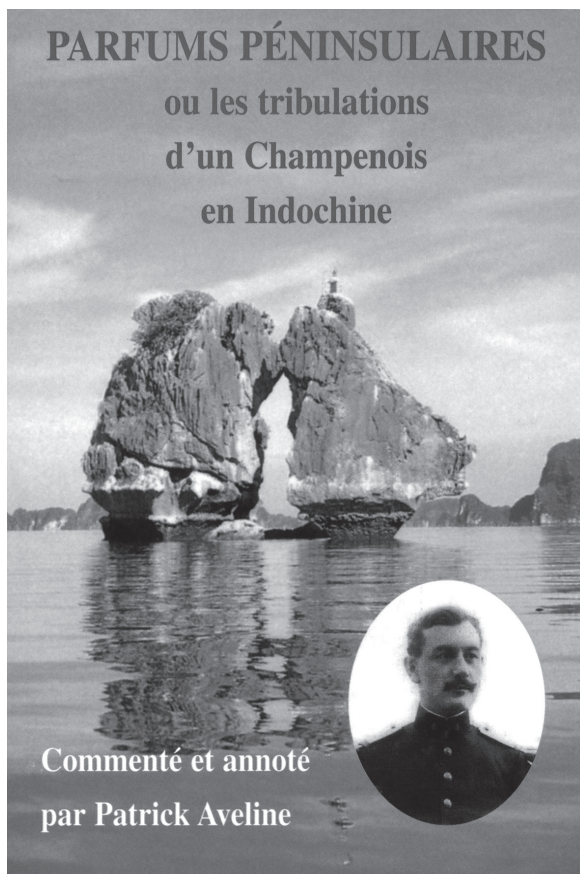
J'ai lu avec émotion le livre qu'a écrit Patrick Aveline. Celui-ci retrace la vie de son illustre aïeul Albert Aveline, témoin du passé de

l'histoire peu banale de son arrière grand-père. La destinée remarquable d'un homme brillant, disparu trop tôt, qui vécut à la charnière de deux siècles. Il a écrit des poèmes et ses sonnets romantiques nous éclairant sur sa vie. Ses voyages, ses impressions, son travail, nous relatent avec enthousiasme son souvenir. Un bonheur de courte durée. Il meurt à 31 ans d'une « fièvre pernicieuse » à l'hôpital d'Hué. Il laisse une épouse éplorée, veuve à 25 ans, avec quatre enfants. Un hommage bouleversant, plein d'anecdotes, de sincérité et de sensibilité...

À la rubrique nécrologique d'un quotidien, il est noté : « Albert Aveline était un officier et en même temps un écrivain militaire très distingué ».

Albert Aveline est né le 28 juin 1881 à Allemant, dans la Marne, d'une famille de vignerons cultivateurs. Il est le troisième d'un ménage de quatre enfants. Il entre au Collège de Sézanne en octobre 1893 ou il accomplit de brillantes études secondaires : bachelier de l'enseignement secondaire classique. En octobre 1899 il a 18 ans. Il entre au Lycée de Reims (préparation au concours d'admission à l'école militaire de Saint Cyr).

Albert veut servir la patrie et désire voir le monde. Fan de théâtre, il écrit des sonnets remarquables et sa plume romantique nous livre de beaux poèmes. Il est diplômé



de l'école militaire de Saint Cyr en juin 1902. Il choisit l'infanterie coloniale. Sous lieutenant au 4^e régiment d'infanterie coloniale, il restera en garnison à Toulon pendant quatre ans et demi, se fiancera à Anaïs, issue d'une famille de la bourgeoisie militaire, et partira pour l'Outre-Mer, pour l'Extrême-Orient.

Noël 1904 : il part pour deux mois ; première campagne au Tonkin, en garnison située à une cinquantaine de kilomètres à l'Est d'Hanoï, au cœur du delta du Fleuve Rouge, et ce Noël déchire les amants. Il écrit :

« Et c'est à nous deux seuls que l'ultime caresse

De nos âmes en deuil dénonce la détresse.

La foule des parents s'écoule sur le quai ».

En janvier 1905 il sera incorporé au 2^e régiment de tirailleurs tonkinois près d'Hanoï.

Le 9 janvier 1905 il quitte Toulon et Anaïs pour une traversée qui durera 43 jours : Bonifacio, le détroit de Messine, l'Île de Crète, Port Saïd, Suez, l'Île de Périm, Djibouti et ses torrides chaleurs, ensuite l'Océan Indien jusqu'à Colombo, Ceylan, ensuite le détroit de Malacca, Singapour, l'archipel de Poulo-Condor au large de la Cochinchine et son célèbre bague, Saïgon et Haïphong, le Nord Vietnam actuel... En train il gagne Hanoï puis sa caserne.

Année 1905 : mission pacifique. Il est garant de la sécurité et de la paix. Il se rend au Quang-Si, province chinoise frontalière du Tonkin. Il relate avec beaucoup de précision « la vie des villages ou la femme travaille avec les enfants pendant que l'homme, le Thô, une superbe race de montagnards, chasse le légendaire trio de la brousse exotique ».

Conquête du Tonkin par l'armée française. Arrivée à Bang-Bo à une vingtaine de kilomètres après la frontière sino-tonkinoise.

Il se marie avec Anaïs le 14 août 1906 en l'église Saint Louis de Toulon. Mariage célébré avec des personnalités. Leur premier fils, Maurice, né à Toulon au mois de juin 1907. Printemps 1908, il s'enrôle pour une seconde campagne au Tonkin. Il s'engage au 1^{er} régiment des tirailleurs tonkinois d'Hanoï. Sa femme l'accompagne. Elle attend leur deuxième enfant, mais cela ne l'empêche pas de suivre son mari. La fierté d'être l'époux d'une femme qui par amour a pu s'exiler lui fait écrire :

« Voilà ce que tu fis, risquant gaie-ment ta vie

Certains objecteront que c'est de la folie ;

Elle m'enorgueillit, les vrais amants sont fous »

Mai 1908. Sous le soleil tropical Albert et Anaïs découvrent la presqu'île d'Aden, passent au large des côtes septentrionales de l'île de Socotora, cap vers Ceylan puis les archipels des Laquedives et des Maldives, tout au Sud de l'Inde. Une escale les attend à Colombo. Novembre 1908. Naissance à Hanoï d'Eugène, le second fils. Le bonheur d'Albert et d'Anaïs est de courte durée. Les événements politiques vont bientôt secouer le Tonkin.

15 septembre 1910. Il entre au service géographique de l'Indochine. Entre le 27 août 1910 et le 4 juin 1911, Albert aura écrit 65 sonnets et rédigé une pièce de théâtre. Il est à Ba-Hum en Annam... Le 5 novembre 1910 il connaît la vie de brousse, travaille beaucoup, circule beaucoup, parcourt des régions montagneuses, sans route, sans pont, qu'il est le premier européen à découvrir... une vie extraordinaire. La mission s'achève en août 1911, le but est atteint : la première carte d'état-major de la province de Quang-Binh Annam pourra être tracée.

Au cours de l'été 1911, Anaïs donne naissance à des jumeaux. Les enfants à peine nés, il s'enrôle

pour une deuxième mission topographique, un « voyage superbe et pittoresque ».

3 décembre 1911. Il voyage par mer d'Haïphong à Tourane, de Tourane à Hué. Il remonte vers le Nord en chemin de fer. Étape suivante à Lao-Bao au Laos, endroit très malsain où il pleut 300 jours par an. Séjour dans l'immense forêt de Pou-Thaï de décembre 1911 à janvier 1912.

20 janvier 1912. L'aventure le pousse jusqu'à Ban-Natham (plateau laotien). Il habite une case sur pilotis (région humide). Il pleut de mai à octobre.

Mi février 1912 : sentiment de solitude d'Albert au sujet de sa famille. Il écrit :

« Certes mes fils étaient le meilleur de ma vie

J'étais de leur beauté plus fier qu'un empereur

De sa couronne d'or... Et je n'avais pas peur

Du destin... Leurs yeux désarmaient son envie » ;

Le 16 février 1912 il a une fièvre importante. Le 17 son état s'aggrave. Rapatriement pour Hué, transport en palanquin et pirogue sur près de 250 kilomètres. Le 21 février il arrive à l'hôpital. On ne peut le sauver. Il meurt le 22 février 1912.

Sur l'annuaire 1912 de l'association des anciens élèves du Collège de Sézanne on pouvait lire : « Son existence fut courte mais elle fut glorieuse, parce qu'elle fut consacrée à la patrie, à sa grandeur, pour laquelle il sacrifia sa vie, et au culte du drapeau ».

Votre emploi est menacé...



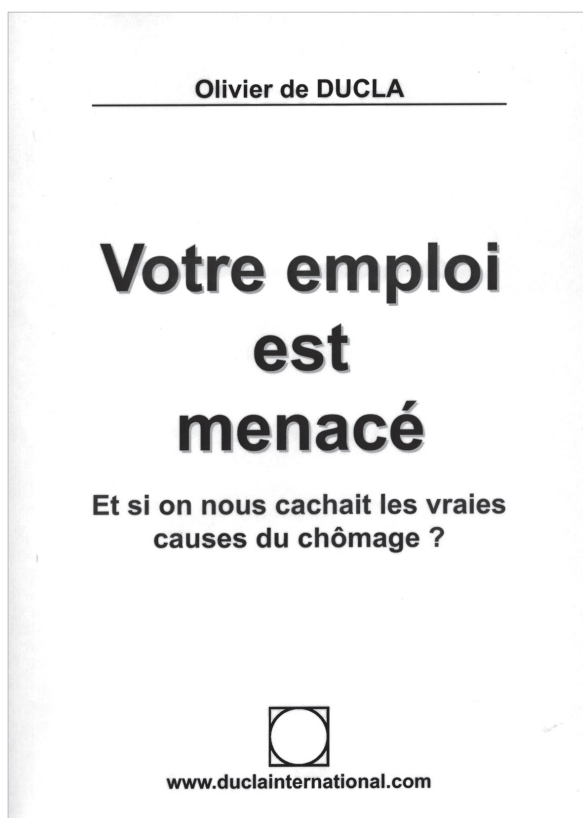
par René GUYOT

« Votre emploi est menacé, Et si on nous cachait les vraies causes du chômage ? »
Olivier de Ducla,
www.duclainternational.com
2006.

Le chômage n'est pas que pour les autres. Déjà presque 4 millions de sans emplois en France (non compris ceux que les nomenclatures officielles interdisent de comptabiliser). La situation ne peut que

s'aggraver. Dans un discours plein de bon sens, Olivier de Ducla nous décrit les mécanismes d'hier et ceux qui se mettent en place aujourd'hui pour renforcer la dégradation progressive de l'économie en Europe occidentale. Il fait mine de croire que les politiciens réfléchissent aux solutions et font tout ce qui est en leur pouvoir pour conjurer la future catastrophe. En réalité il y a des gens aux commandes. Et leurs décisions n'appartiennent pas à la sphère de la survie, mais participent bien d'un choix délibéré.

Prenant prétexte d'une lecture de Maurice Allais, Olivier de Ducla décortique le fonctionnement vicieux d'un type d'économie qui mène au déclin. Le constat est désarmant de simplicité, est étayé (mais il pourrait s'en passer) d'éléments théoriques, insolent pour avoir refusé l'autocensure, et parle autant au spécialiste qu'au novice. Critique fondamentale de la mondialisation actuelle, l'auteur s'en prend à l'ouverture débridée (sans garde-fous) des frontières qui permet les délocalisations : « Le libéralisme a eu pour conséquence l'entrée de produits à faibles prix qui ont entraîné la fermeture des usines les produisant et leur installation là où la main-d'œuvre était encore meilleure marché ». C'est là la cause principale de l'effondrement programmé des sociétés de l'Europe occidentale. Mais le système est encore plus pervers que ne le suggère l'évidence précédente



car « non seulement on supprime un poste si la productivité de ce poste est nulle ; mais on supprime même un poste qui rapporte si ce poste, délocalisé, peut rapporter davantage ». On objectera que tout n'est pas perdu et que la destruction de pans entiers de l'économie n'est rien s'il reste dans nos pays le potentiel des créations intellectuelles de haute valeur ajoutée, c'est-à-dire la technologie (si l'on parle du secteur industriel). En page 107 l'auteur affirme qu'il y aura « de plus en plus de plans sociaux, même pour les entreprises qui gagnent de l'argent ». Et plus loin : « il paraît évident que seules seront épargnées les entreprises qui produisent des produits que les autres ne savent pas faire. Pourquoi vend-on des Airbus européens ? Parce que la technologie nécessaire à leur fabrication n'est pas disponible ailleurs... Il n'y a aucune raison d'apprendre aux chinois à les fabriquer ». Le livre d'Olivier de Ducla paraît en juin 2006. Quelques mois après, une délégation française, aux plus hauts niveaux de l'État, se rend en Chine et se félicite d'avoir accordé aux chinois l'autorisation de fabriquer l'Airbus chez eux. Comme transfert technologique et comme transfert d'offre d'emploi on n'établira pas de nouveau record de sitôt. De sorte que l'ouvrage d'Olivier de Ducla mérite lecture tant il est pertinent et d'actualité. Même le tertiaire bascule à l'Est et en Asie (les comptabilités partent en une fraction de seconde en Inde où elles sont traitées). Les comptables ne seront pas remplacés, et que deviendront les milliers de jeunes engagés depuis des années dans ces filières condamnées ? Olivier de Ducla met en cause à ce propos la rigidité des salaires dans nos sociétés occidentales. Mais c'est entrer en contradiction avec le diagnostic et la critique précédents car c'est accepter de fait les règles du libéralisme.

Il cite encore parmi les causes du chômage (résumées en page 79), l'immigration (« qui provoque une attraction des salaires vers le bas »), et l'effondrement du secteur agricole. Les solutions apparaissent de manière synthétique (il faut aller chercher l'argumentaire dans le corps du livre) en page 133. Il s'agit de réduire de 40 % le nombre de fonctionnaires (afin de limiter le déficit budgétaire), de maîtriser (voire stopper) l'immigration, d'instaurer un « service minimum » (pour contrer le(s) syndicat(s) revendicatif(s)), de supprimer l'ISF, de repenser l'appartenance à la Communauté Européenne, et pour l'agriculture, de supprimer les subventions et compenser par l'instauration de quotas. Il y aurait en France « 370 organismes concernés de près ou de loin par la répartition des subides agricoles de Bruxelles ou gravitant autour du monde agricole, une population en net déclin qui ne représente plus que 3 ou 4 % de la population active ». La solution que propose Olivier de Ducla, par la suppression des emplois parasites, et la suppression des subventions et le remplacement par les quotas ne reviendrait-il pas, au plan macro-économique, à substituer le consommateur (quotas = régulation ou pénurie artificielle) au contribuable dans le financement de l'agriculture intensive actuelle ? En tout état de cause, le problème central de la productivité agricole ne serait pas résolu dans une économie même mise hors la loi du libéralisme !

Domage que l'auteur raisonne en termes de zones géographiques d'influence et propose des solutions à partir de ce postulat... c'est oublier quels intérêts représentent les gouvernements, en libéralisme. Pas facile d'abandonner les structures cognitives dominantes.

Il n'en demeure pas moins que sur une reprise de Jean-Louis Gombaud et Maurice Décaillot,

« Le retour de la très grande dépression », Éditions Economica, 1997, Olivier de Ducla compare la décadence de la Rome antique au déclin des pays occidentaux actuels. En raison des délocalisations successives entraînées par la recherche incessante du moindre coût, une énorme main-d'œuvre sans emploi peuplait les faubourgs de Rome. Il fallait la nourrir et l'occuper... ou la distraire (dans le sens de « l'arracher à ») : « panem et circenses ». Du pain et des jeux. Des allocs et la télé.

Toujours un rêve d'avance

par Margaux CHARLEUX

Gérard Klein. Toujours un rêve d'avance. Michel Lafon. Paris. 2001.

Gérard Klein est un acteur français né à Romilly-sur-Seine le 29 octobre 1942. Il fut animateur radio et est producteur et présentateur de magazines documentaires. Pierre Grimblat lui propose de jouer Victor Novak dans « L'instit ».

Il anima par ailleurs une émission éducative pour enfants « Va savoir » dans laquelle il emmenait un groupe d'enfants dans un autocar jaune visiter les savoir-faire artisanaux de la France rurale. Puis dans son émission « Gérard Klein autour du monde » il nous fait découvrir des endroits insolites et part à la rencontre de personnes impliquées dans des projets sociaux et environnementaux. Il vit actuellement dans les Yvelines. En février 1995 François Bayrou lui avait remis les palmes académiques pour son rôle dans « L'instit ». Il est aussi écrivain.

En 2001 il écrit « Toujours un rêve d'avance ».

Voici un livre qui retrace la vie de Gérard Klein depuis sa petite enfance jusqu'à aujourd'hui. À travers ce récit l'auteur nous renvoie une image connue déjà à travers le petit écran et qui colle parfaitement aux valeurs qu'il véhicule.

On ne peut être qu'attendri, parfois même émerveillé par le parcours de l'homme.

L'écriture, dans sa simplicité, rend avec encore plus de véracité les galères de l'existence chez cet homme qui nous offre un bain de fraîcheur, de spontanéité et d'espoir.



La note noire



par Margaux CHARLEUX

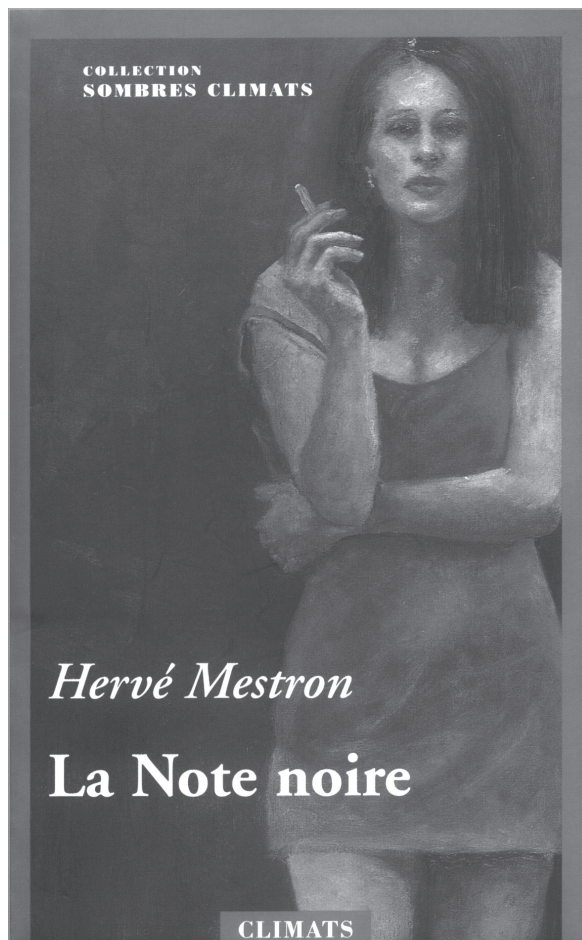
Hervé Mestron. La note noire. Climats. Paris. 1997.

Hervé Mestron est né à Valence et a vécu à Montmirail. Après des études au Conservatoire national supérieur de musique de Lyon et à la Scholl of Fine Art de Banff au Canada, il joue comme altiste à

l'Opéra royal de Wallonie à Liège, puis devient membre de l'Orchestre baroque de Limoges et de la Grande Écurie de la Chambre du Roy. Il a publié son premier roman en 1996 : « La sonate dans le caniveau », puis en 1997 « Le cadavre et la contrebasse » et « Eva te faire voir ».

En 1997 également, « La note noire ». Paul, employé dans une maison d'édition musicale, est témoin à son insu du meurtre d'un compositeur. Le cadre de l'action de ce roman policier n'est pas anodin puisque l'auteur est avant tout un musicien. On est séduit par la musique des paroles tout au long du récit. Le suspense bien entretenu fait que l'on ne peut lâcher le livre tant on a hâte de connaître la suite.

Cauchemar et insidieux malaise, font de ce récit un cocktail détonnant qui nous plonge dans l'univers d'Hitchcock.



La Marne dessinée



par Jacqueline TOUCHAIS-YANCA

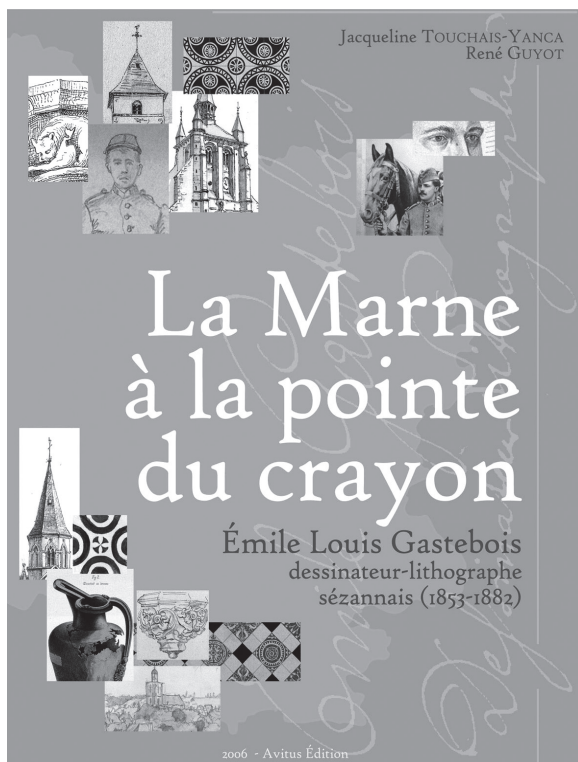
La Marne à la pointe du crayon
Émile Louis Gastebois
dessinateur-lithographe sézannais (1853-1882)
René Guyot et Jacqueline Touchais-Yanca. Avitus édition. 2006

Envie de sortir. De redécouvrir nos campagnes avec leurs charmantes petites églises, mais aussi leurs abbayes et châteaux. Alors n'hésitez pas. Reportez vous à l'ouvrage « La Marne à la pointe du crayon » et laissez vous guider par les dessins

d'Émile Gastebois, né à Sézanne en 1853. Ils vous feront voir d'une façon originale ce patrimoine souvent oublié. Son œuvre rayonne autour de Sézanne (Bethon, Gaye, Barbonne, Fontaine-Denis), le Sud-Ouest marnais (Corroy, Montgenost, Faux-Fresnay, Saint-Just, Nesle-la-Reposte), le long de l'axe Sézanne-Épernay (Montgivroux, Le Reclus, Montmort, Orbais), la vallée de la Marne, de Damery jusqu'à Dormans, mais aussi autour de Châlons avec l'Épine, Courtils et jusqu'à Passavant en Argonne, soit plus de soixante dix destinations.

Des dessins au crayon, à la plume, des lavis, publiés pour la première fois et qui vous transporteront dans les villages, avant l'époque des travaux de voiries, où la vie suivait le rythme des travaux des champs et des cérémonies religieuses. Les auteurs se sont mis dans les pas de cet artiste parti trop tôt dans sa trentième année et vous proposent de les suivre dans ce qu'ils ont appelé le « circuit Gastebois ». Un bel hommage à Émile Gastebois et à notre patrimoine.

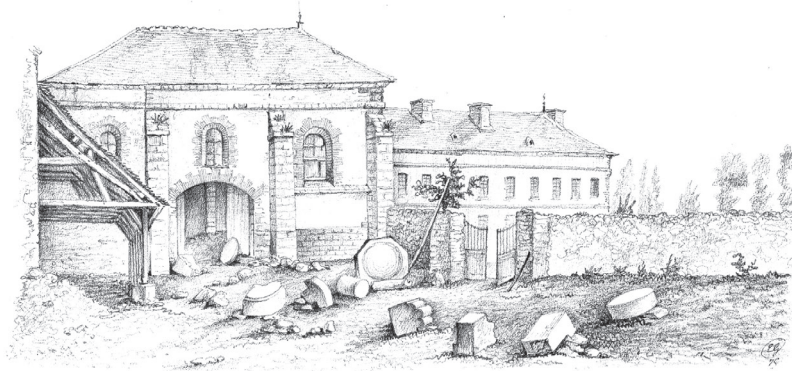
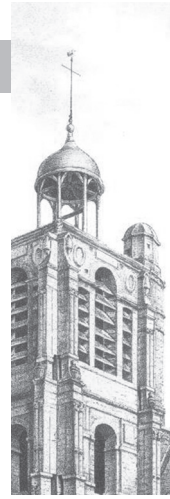
Contacts :
René Guyot,
rm.guyot@wanadoo.fr
Jacqueline Touchais-Yanca,
j.touchais@free.fr



Emile Gastebois

Desinateur Lithographe

BMVR, ms 1198



Ancienne Abbaye du RECLUS,
Canton de Montmort.



LE RECLUS,
Partie Souterraine.

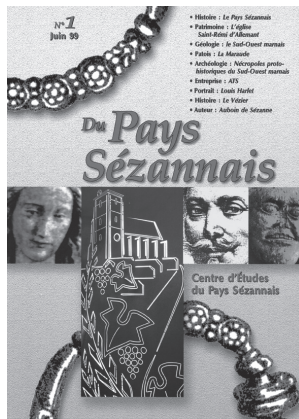


Canton d'Esternay.
Eglise de BETHON ou Fontaine Bethon.

Médiathèque Épernay, FC ty 7 vol1 022

BMR 71-105, CX 1769

Ces anciens numéros sont disponibles et en vente dans les librairies du Pays Sézannais.



REVUE 1 (juin 1999)

René GUYOT

Le Pays Sézannais, un bref regard historique

Jean-Pierre RAVAUX

L'église Saint-Rémi d'Allemant

Roger HENRY

Présentation de la géologie du Sud-Ouest-Marnais

Jack OLLIVIER

La maraude

Gérard LEBLANC

Les nécropoles protohistoriques à enclos des plaines crayeuses du Sud-Ouest-Marnais

Annette PRÉVOST

ATS, parcours dynamique dans la sphère de la haute technologie

René BOURGOIN

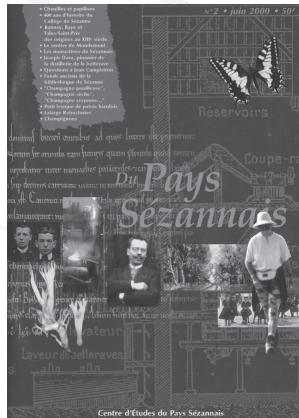
Louis Harlet, héros de l'épopée napoléonienne

Jean-Marie VIVENOT

Écrire l'histoire de sa commune, Le Vézier

Daniel QUÉRUEL

Auboin de Sézanne, une pastourelle



REVUE 2 (juin 2000)

René GUYOT

Les monastères du pays sézannais (première partie)

Gilbert HUGOT et Michel LINTZ

Le « sentier de Mondement », circuit pédestre des « Randonneurs du Sézannais »

Emeric DELONG

Chenilles et papillons, une faune classique mais splendide

René BOURGOIN

Joseph Daru, un pionnier de la distillation de la betterave

Agnès GUESNON

Le fonds ancien de la bibliothèque de Sézanne

Anaël TOPENOT

D'un peintre à un autre, questions à Jean Campistron

Jean-Claude MANCIAUX

400 ans d'histoire du collège de Sézanne

Vincent DESBROSSE

Histoire de Bannay, Baye et Talus-Saint-Prix, des origines au XIII^e siècle

Jean MACLIN

Champagne pouilleuse... Champagne sèche... Champagne crayeuse

Christian MARIN

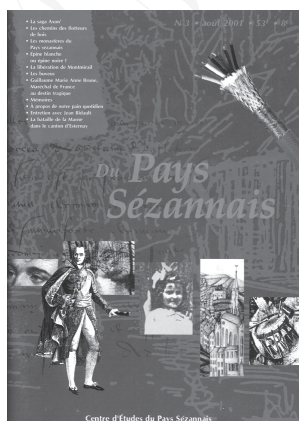
Lafarge Refractories. Une implantation locale, une ambition mondiale

Ginette LEBLEU

Petit lexique des mots en patois en Biardois

Hugues LOUVET

Champignons, de la recherche à la consommation



REVUE 3 (août 2001)

Joseph PUZO

La saga Axon' (première partie)

Michèle MOREAU

Les chemins des flotteurs de bois

René GUYOT

Les monastères du pays sézannais (suite)

Monique BÉGUIN

Épine blanche ou épine noire ?

Jean RAHIR

La libération de Montmirail

Jack OLLIVIER

Les buveurs

René BOURGOIN

Guillaume Marie Anne Brune, maréchal de France au destin tragique

Julien PINARD

Mémoires

Monique MARQUET

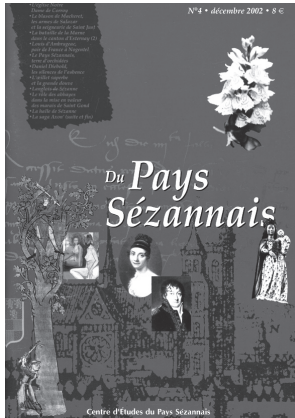
À propos de notre pain quotidien

Claudie LEPONT

Entretien avec Jean Bidault

Jean-François MAILLET

La bataille de la Marne dans le canton d'Esternay



REVUE 4 (décembre 2002)

Monique BÉGUIN
L'œillet superbe et la grande douve, deux plantes protégées des marais de Saint-Gond

René GUYOT
Le blason de Macheret, les armes de Salazar et la seigneurie de Saint-Just

Jean-François MAILLET
La bataille de la Marne dans le canton d'Esternay (deuxième partie)

René BOURGOIN
Louis d'Ambrugeac, pair de France à Nogentel

Hugues LOUVET
Le Pays Sézannais, terre d'orchidées

Michel BÉNARD
Daniel Diebold, les silences de l'absence

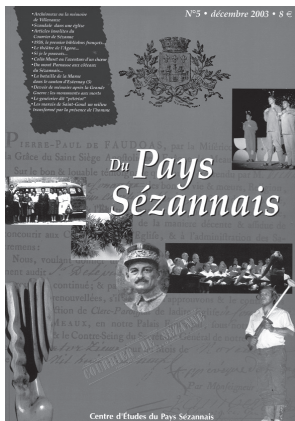
Florent BRISSON
L'église Notre Dame de Corroy

Philippe NUSSBAUMER
Langlois de Sézanne Claude Louis, 1757-1840

Sandra MIGUEL
Le rôle des abbayes dans la mise en valeur des marais de Saint-Gond

Marianne BARCELOT
La halle de Sézanne

Joseph PUZO
La saga Axon' (suite et fin)



REVUE 5 (décembre 2003)

Jean-Claude TERILLON
Archéonoxe ou la mémoire de Villenaux ; conflit pour une banalité

René BOURGOIN
Scandale dans une église

René COLLET
Articles insolites du courrier de Sézanne

Agnès GUESNON
1938, le premier bibliobus français : la création d'Henri Vendel à Châlons sur Marne

Claudie LEPONT
Le théâtre de l'Agora ; 1973-2003 : 30 ans sur les routes

Georges VALLADIS
Si je pouvais...

Élisabeth QUIGNARD
« Colin Muset » ou l'aventure d'un choeur

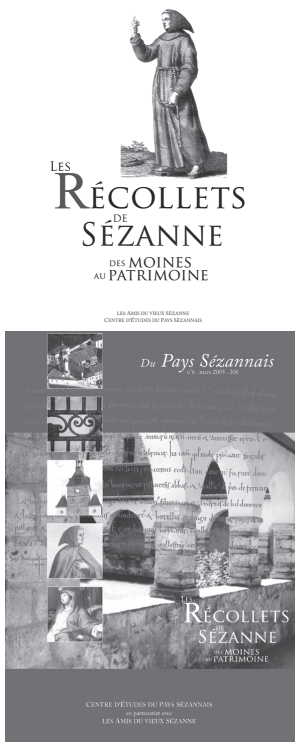
Anaël TOPENOT
Du mont Parnasse aux coteaux du Sézannais ; Anaël Topenot, « peintre de l'industrie » et Janez Zorko sculpteur

Jean-François MAILLET
La bataille de la Marne dans le canton d'Esternay (Escardes)

Alexandre NIESS
Devoir de mémoire en Sézannais après la Grande Guerre : les monuments aux morts

Monique BÉGUIN
Le génévrier dit « pétériot »

Frédéric SALAÛN
Les marais de Saint-Gond : un milieu transformé par la présence de l'homme



REVUE 6 (avril 2005)

LES RÉCOLLETS DE SÉZANNE : DES MOINES AU PATRIMOINE

René GUYOT
Sézanne, une ville foisonnante d'histoire

Annette PRÉVOST
Les Récollets, une émanation de l'ordre franciscain

François GASPARD
Dans les pas des premiers Récollets

René GUYOT
La vie des Récollets de Sézanne

Agnès GUESNON
Les Récollets célèbres de Sézanne

René BOURGOIN
L'Hôtel-Dieu s'installe dans les locaux du monastère à la révolution

Simon MAKOLONDRRA
De l'Empire à la seconde Guerre mondiale

Jean-Pierre TASSE
Des transformations successives configurent l'hôpital actuel

Jean-Pierre RAVAUUX
La construction des Récollets de Sézanne

Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
Histoires de clochers

Laurence MARQUET
Les vitraux de la chapelle

Frère DANIEL
La place de l'image chez les récollets au XVII^e siècle

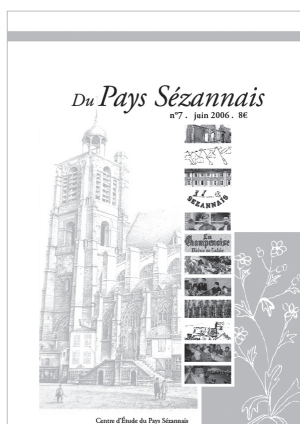
François NICOLLE
Les tableaux de Frère Luc

Mélanie MOITRIER
Les biens mobiliers de l'ancien couvent de la chapelle

Jean-Louis HARMANT
Les Récollets un joyau qui s'insère dans le patrimoine sézannais

Marc PALERMINI
L'état actuel des dégradations et l'urgence de restauration

Andrée AUBÈS
La chapelle au bois dormant



REVUE 7 (juin 2006)

Jean-François MAILLET

La bataille de la Marne dans le canton d'Esterney. Courgivaux.

Monique BÉGUIN

En herborisant dans nos murs.

Alexandre NIESS

Le château de Mareuil-en-Brie et la famille Durant (1802-1836)

Christian WOJNAROWSKI

L'histoire du Sport Athlétique Sézannais

Maurice DERVIN

1916-1918 : les Russes en France.

84 ans plus tard, Pleurs se souvient.

Florent BRISSON

La brasserie « la champenoise ». Ou quand Fère-champenoise faisait mousser sa bière...

René BOURGOIN

Le séjour de Marie-Françoise de Beauharnais à Sézanne (1816-1822)

Jean-François MAILLET

La musique en pays sézannais (1)

« Bridge Out » : Rock in Champguyon

Jacqueline TOUCHAIS-YANCA

Émile Gastebois, dessinateur lithographe sézannais (Sézanne 1853 - Paris 1882)

René GUYOT

Le « relevé patrimonial rural »

S. GRAS, MCH, V. BELL, G. VALIADIS

écrits de l'atelier « Les mots dans le vent »

René GUYOT

Salut et fraternité

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier très chaleureusement toutes les personnes ayant participé à ce numéro :

. Les membres actifs du CEPS : Viviane Arnoux, Monique Béguin, René Bourgoïn, Florent Brisson, Margaux Charleux, René Collet, Lionel Denhez, François Gaspar, Agnès Guesnon, René Guyot, Gérald Leblanc, Claudie Lepont, Jean Maclin, Jean-François Maillet, Simon Makolondra, Monique Marquet, Alexandre Niess, Annette Prévost, Anaël Topenot, Jacqueline Touchais-Yanca, Georges Valiadis.

. Les auteurs, autres que les membres du CEPS : Danièle Cercellier, Charles-Maurice Laprun, Albert Mathieu, Bernard Steulet.

. Les photographes et apporteurs d'archives photographiques : Françoise Bellanger, Sébastien Carré et le groupe Kenavo, Michel Duluc, Daniel Laprun, William Noblet, Albert Mathieu, Alexandre Niess, Bernard Steulet.

. Les participations de : Françoise Bellanger, Sébastien Carré, Serge Finck, Jacky Locufier, Simon Makolondra, Serge Mauvais, William Noblet, Jacqueline Touchais-Yanca.

. Les diverses associations auxquelles appartiennent les personnes ayant contribué d'une façon quelconque à ce numéro : en particulier le groupe Kenavo, SEZANNIA qui a réalisé la conférence sur « L'explosion de 1957 en gare de Sézanne » et l'atelier d'écriture « Les Mots dans le Vent » pour les « Notes de Lecture ».

. Jonathan Kolubako, Julien Maréchal, Roumain-Omer Sallet, étudiants en année spéciale « Logistique et transport » de l'IUT de Reims pour la recherche publicitaire, et Agnès Guesnon leur tutrice.

. Marie Gorlicki pour la conception et la réalisation technique.

. Monique Béguin pour les dessins de la rubrique « Botanique » et J-F. Maillet pour Gurban Llywellhyne.

. L'ONF pour les plans de la Traconne.

. Le CINE pour le circuit touristique en Traconne.

. L'imprimerie Lemaire Sézanne et les librairies du pays sézannais.